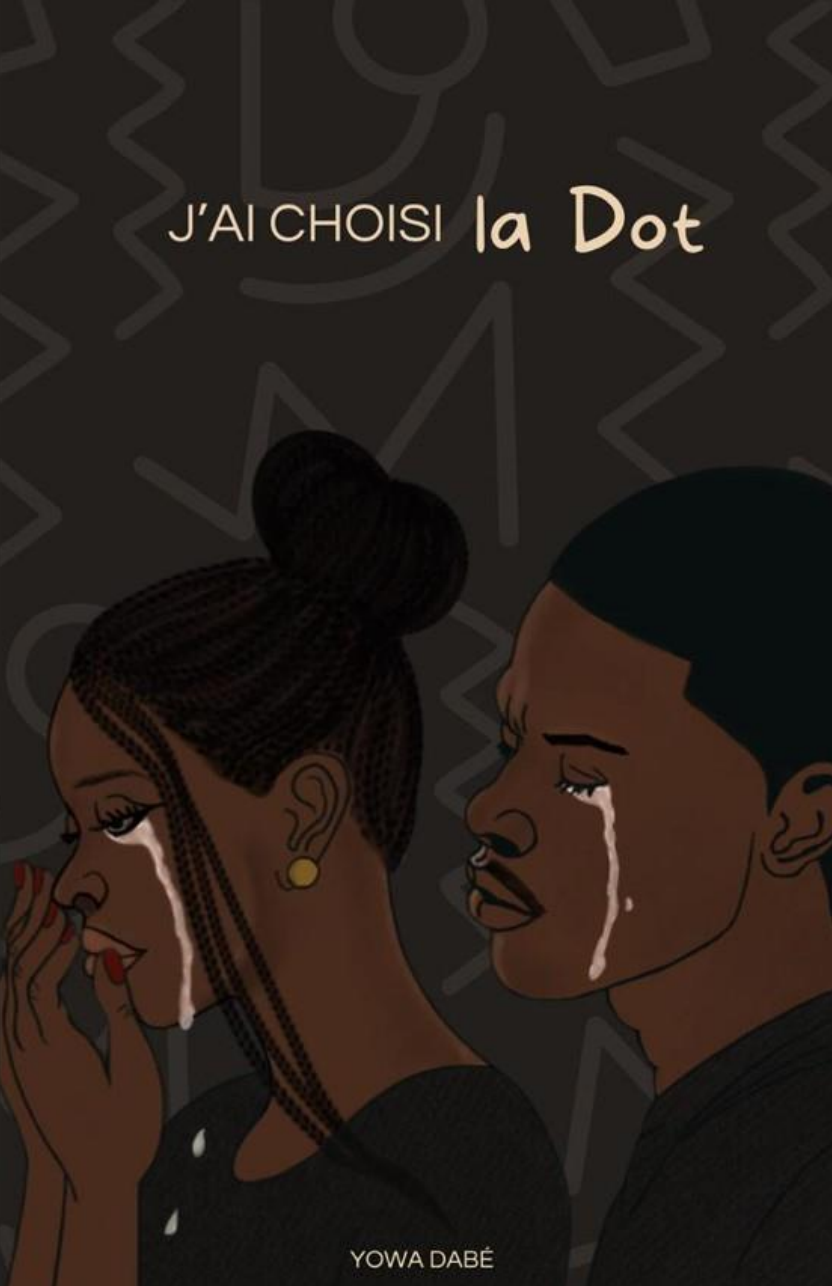
J'AI CHOISI la Dot



YOWA DABÉ

Yowa DABÉ

J’AI CHOISI LA DOT

© 2025, Vases de Terre les Éditions,
http://www.vasesdeterre.org

Impression à la demande
ISBN : 978-2-9578689-6-4
Dépôt légal : Avril 2025

STRICTEMENT INTERDIT À LA VENTE

Œuvre également protégée dans la catégorie « droits moraux » – lois du 11 mars 1957, du 03 juillet 1985, du 1er août 2006, du 12 juin 2009 et du 28 octobre 2009.

Cette œuvre pourra être utilisée (diffusion, impression et distribution partiellement ou en totalité de l'œuvre doivent uniquement se faire gratuitement) dans tous les pays sans en dénaturer la pensée de l'auteur.

SOMMAIRE

SOMMAIRE 3
INTRODUCTION 5
UNE PARTIE DE MOI 7
DÉFINITIONS 17
L'OPPRESSION 31
LA DOT 45
LA VIE 59
LE BLOC 71
POST OPÉRATOIRE 79
UN NOUVEAU BLOC ? 97
LA RECHUTE 107
LA GUÉRISON 121
CONCLUSION 129

INTRODUCTION

Par ces quelques pages, je souhaite tout particulièrement rendre gloire à notre Elohîm (Dieu) Roi et Seigneur Yéhoshoua Ha Mashiah (Jésus-Christ), pour témoigner de sa grande miséricorde, de son amour et encourager les personnes à tenir ferme en gardant Sa Parole comme lumière sur notre chemin qu'est la vie.

Le thème qui sera abordé dans ce livre s'adresse aux personnes qui ont pour projet de s'unir par les liens du mariage conformément à la parole d'Elohîm, la Bible, et qui se retrouvent confrontées au sujet de la dot.

Il ne s'agit pas ici d'ouvrir un débat sur le sujet ou d'offenser qui que ce soit. Il s'agit plutôt de proposer quelques pistes de réflexion avec pour éclairages les Saintes Écritures.

Vous connaissez certainement le proverbe qui dit qu'un homme averti en vaut deux ! C'est donc là tout le sens de ce livre.

À présent, vous vous demandez certainement ce qu'en disent les Écritures ? Qu'est-ce que cela implique et quelles sont les conséquences

néfastes que cela peut générer dans nos vies ?

C'est à cela que nous essaierons de répondre tout au long de ce livre.

**Les références bibliques citées sont tirées de la Bible de Yéhoshoua Ha Mashiah (BYM) dans laquelle sont restaurés les noms d'origine des personnages bibliques. Vous retrouverez donc des noms hébraïques, tel que « Yéhoshoua ha Mashiah » qui a été traduit en français par « Jésus-Christ », ou encore « Elohîm » communément traduit en français par « Dieu ».*

« Béni soit l'homme fort qui se confie en YHWH, et dont YHWH est devenu l'espérance ! Il deviendra un arbre planté près des eaux, qui étend ses racines vers le ruisseau et, quand la chaleur viendra, il ne s'en apercevra pas, et sa feuille restera verte. Une année de sécheresse ne l'inquiètera pas, et il ne se retirera pas sans produire du fruit. » Yirmeyah (Jérémie) 17:7

Bonne lecture !

CHAPITRE 1

UNE PARTIE DE MOI

Je m'appelle Yowa, j'ai 31 ans et je suis française d'origine congolaise, plus précisément Lubumbashienne[1]. Je suis une femme plutôt douce, à l'écoute, qui aime donner beaucoup d'amour autour de moi. J'aime rire et faire rire, passer de bons moments dans la convivialité entourée des personnes que j'aime. J'ai bien évidemment des défauts et je dirais que le plus grand d'entre eux est la susceptibilité.

Plus jeune, j'étais une très bonne vivante, j'aimais écouter les musiques du moment des artistes connus de ce monde, sortir… J'étais pleinement dans les passions de la jeunesse.

Je suis la cinquième, d'une fratrie de six enfants, composée de quatre frères et d'une sœur. Nous avons grandi ensemble dans l'unité, dans la région parisienne. Nous étions tous proches les uns des autres et j'ai toujours pu compter sur mes frères et ma sœur pour me soutenir.

[1] Lubumbashi est la capitale de la province du Haut-Katanga, située dans le sud-est de la République Démocratique du Congo.

Nos parents ont à ce jour plus de quarante années dans le mariage. Ils nous ont montré l'exemple d'un couple uni, peu importe les circonstances, toujours dans l'amour.

Pour ce qui est des croyances, ma mère est catholique de naissance, mais pratique la foi de mon père. Mon père, né à Kasaï, appartient à une branche assez particulière qui appartient à cette région : les Bapostolo, une religion judéo-chrétienne, ou les hommes sont appelés « baba ». C'est donc la croyance de mon père qui nous a été inculquée.D'ailleurs, nous n'allions dans aucune assemblée, qu'elle soit protestante, catholique, évangélique ou autre, car ce n'était pas dans leurs pratiques.

Les rares fois où j'y ai mis les pieds, c'était pour donner suite aux invitations des membres de ma famille.

Autant dire que je ne connaissais pas réellement la prière ni les aspects de la foi chrétienne. En 2008, lorsque j'eus mes 15 ans, je fus invitée dans une assemblée située à Colombes (Département des Hauts-de-Seine). Au départ, j'étais sceptique, car c'était la première fois que je voyais ce type de rassemblement dans la simplicité, sans estrade, ni « maman » ou « papa » pasteur, et surtout avec autant de jeunes de mon âge qui priaient réellement et parlaient du Seigneur avec détermination.

C'est ce jour-là que le Seigneur Yéhoshoua Ha Mashiah s'est révélé à moi.

L'apôtre qui prêchait ce jour-là m'a interpellé, et à travers lui, le Seigneur m'avait donné des paroles[2] en rapport avec ma vie. Il s'agissait notamment du chant. J'aimais chanter dans le secret, le Seigneur lui avait révélé cela et que je servirais le Créateur avec ma voix.

Je ne savais pas encore qu'Elohîm pouvait parler de cette manière. J'étais surprise et déboussolée à la fois. Je n'avais pas tout compris, mais à l'époque, je ne m'étais pas trop posé de questions.

J'avais aimé le déroulement du culte et j'attendais de voir comment les choses allaient se concrétiser dans le temps. Honnêtement, c'était de bons moments de partage, d'échanges et je découvrais qu'on pouvait avoir une relation personnelle avec Elohîm.

C'était entre Lui et moi, et finalement, je pris la décision d'abandonner les passions de ma jeunesse pour accepter de Le suivre. Tout cela dura environ 2 ans, puis en 2010, je lâchai prise. Je retournai à mes travers, toutes ces choses que

[2] Une parole en rapport à nos vies peut être donné en Esprit au serviteur du Seigneur afin de pouvoir nous interpeller, à travers cela le Seigneur nous montre également qu'IL nous connait parfaitement (1 Corinthiens 12:8-12).

j'avais pleinement abandonnées et même pire. J'étais tiraillée entre mon ancienne vie, mes anciennes fréquentations et la nouvelle vie que je menais avec le Seigneur. La situation devenait difficile, surtout en voyant mes amis « profiter » et expérimenter des choses qui ne m'étaient plus permises.

Je succombai à la tentation peu à peu et je découvris une autre facette de moi-même. Je commençais à apprécier les sorties nocturnes, et réalisai que la petite femme que j'étais pouvait plaire aux hommes.

C'est à cette période que je fis la rencontre d'un homme, plus âgé que moi, ce qui me donna l'impression d'être entrée dans la cour des grands. Nous n'avions pas forcément les mêmes projets, centres d'intérêt, ambitions, ou vision avec le Seigneur, mais je restais malgré tout attachée à cette relation malgré nos différences. À 17 ans, je tombai enceinte de mon premier garçon. Autant dire que l'annonce fut difficile à digérer pour ma famille, mais avec le temps, les relations s'améliorèrent.

Les années passèrent, mais la relation entre cet homme et moi ne s'améliorait pas ; et je dirais même qu'elle se dégradait à petit feu.

Après quatre longues années, je trouvai le courage de mettre fin à cette relation qui m'entraînait

chaque jour un peu plus dans un gouffre.

Durant cette période, malgré les difficultés, je conservais toujours une part de ma foi chrétienne. Même si j'avais beaucoup de mal à maintenir une relation stable et constante avec Yéhoshoua. Je me rassemblais de temps à autre avec des frères et sœurs, veillant à respecter les commandements du Seigneur, mais, quelque temps après, je fis à nouveau marche arrière.

Je vécus ainsi, « un pied dedans, un pied dehors » pendant de nombreuses années…

En 2020, le monde traversait depuis plus d'un an une crise sanitaire sans précédent, difficile, et très restrictive : la Covid 19.

L'ambiance extérieure était très anxiogène. Le journal télévisé nous rapportait de nouvelles dramatiques, des cas de morts, de maladies pulmonaires et d'effets secondaires de la pandémie.

À la maison, nous avions le sentiment de vivre au jour le jour, de ne pas pouvoir nous projeter sereinement dans l'avenir.

C'est à ce moment-là que je fis la rencontre d'un homme que nous appellerons J.P.

À l'époque J.P avait 27 ans et moi 25 ans. Il est

français d'origine ivoirienne et est l'aîné d'une fratrie de 2 enfants du côté de sa mère.

La rencontre est belle et très vite, nous devenons complices.

Nous nous voyions régulièrement, échangions longuement ensemble. La relation suivait son cours lorsque, quelques mois plus tard, je me retrouvai enceinte.

Durant le temps où nous nous fréquentions, j'avais à nouveau mis de côté un certain nombre de principes bibliques et laissé libre cours à mes passions. Je me retrouvais une nouvelle fois sur le point de donner naissance à un enfant hors mariage.

Je paniquais rien qu'à l'idée de devoir l'annoncer à ma famille. Je voyais déjà leurs regards empreints de colère et de déception, je les imaginais même me renier.

Arrivée aux périodes des fêtes de fin d'année, j'avais pris la décision de leur annoncer ma grossesse une fois les festivités passées.

Nous étions le 31 décembre 2020, cela faisait déjà quelques jours que j'occupais le domicile de mes parents, qui remarquèrent très vite un changement dans mon comportement.

Cela faisait déjà 3 mois que la grossesse avait débuté, et ce secret devenait un trop lourd fardeau à porter pour moi.

L'horloge sonna minuit, et le moment des embrassades vint pour entrer dans cette nouvelle année 2021. J.P m'envoyait en parallèle des messages d'encouragement pour enfin annoncer la grossesse.

Il était impatient de savoir quelle réprimande lui était réservée.

Je pris mon courage à deux mains et annonçai la nouvelle à mes parents. À ma très grande surprise, la nouvelle fut très bien accueillie par mes parents, tout comme le reste de ma famille. Plus de peur que de mal !

Nous étions soulagés d'avoir enfin passé cette étape.

Sans perdre de temps, nous programmions deux jours pour que J.P puisse rencontrer ma famille, et vice versa, pour que je puisse rencontrer la sienne. Tout se passa bien.

Durant cette rencontre, mes parents lui avaient fait savoir que s'il y avait « intention de mariage », l'idéal serait d'attendre la naissance de notre enfant pour ensuite envisager le mariage. Bien évidemment, ils parlaient d'un mariage selon eux

et leurs traditions, cela m'avait mise sous pression. J'avais omis l'amour que mes parents portaient à leurs multiples traditions.

Quelques jours plus tard, je rencontrai la mère de J.P. Je découvris une femme douce et sociable, également chrétienne, qui me parlait beaucoup du Seigneur. Elle me fit comprendre que les traditions étaient également importantes pour elle et qu'elle tenait à ce qu'elles soient respectées, ce qui me porta un deuxième coup, ajoutant une pression plus forte. Il me restait encore pas mal de temps pour réfléchir à la manière dont j'allais pouvoir y échapper.

Comme mes parents, elle nous conseilla d'attendre l'accouchement pour officialiser notre union.

Ma belle-mère et moi entretenions par la suite une bonne relation ; elle était si heureuse à l'idée de devenir grand-mère, et ce pour la première fois.

J.P et moi étions soulagés d'avoir passé cette étape, notre vie reprenait son cours, nous attendions donc de voir la suite après l'accouchement.

Pendant ce temps, nous décidions tant bien que mal de pratiquer l'abstinence, la sanctification, en attendant le mariage.

Nous nous remettions également pleinement dans la prière. L'accouchement était prévu pour le mois de juin 2021, il nous restait tout juste 4 mois avant d'entamer toutes démarches pour le mariage.

Une fois l'accouchement passé, et quelques mois supplémentaires m'ayant permis de récupérer de tout cela, nous contactions nos familles afin d'officialiser notre union devant les hommes et surtout, devant le Seigneur.

À cette annonce, nos familles étaient très heureuses, mais nous étions loin d'imaginer que les choses prendraient une tout autre tournure…

CHAPITRE 2

DÉFINITIONS

Étant originaire du Congo Kinshasa pour ma part, et Côte d'Ivoire pour mon futur époux, nous savions qu'il y avait un certain nombre d'étapes à franchir pour parvenir au mariage.

En général, l'homme se conforme aux coutumes de la femme. Au Congo, les coutumes liées au mariage sont *la reconnaissance* suivie *des présentations* et enfin *la dot*.

La reconnaissance est lorsque le futur fiancé rencontre les parents de sa future épouse, accompagné d'un témoin proche (oncle, frère, etc.). Ils se présentent et informent les parents de la femme, du souhait de demander leur fille en mariage.

À la suite de cette rencontre, l'homme formalise sa demande par une lettre adressée à la famille de sa future femme afin de demander sa main. Dans celle-ci, il propose également une date pour la rencontre des deux familles qui fait office des présentations. Le père y répond favorablement si la fille est épanouie.

Dans notre culture *les présentations* représentent les fiançailles.

À la date indiquée, les deux familles se rencontrent et partagent un moment de convivialité ensemble autour d'un repas pour célébrer les fiançailles. C'est lors de ce repas que les bénédictions sont données au couple en faveur de leur union.

Parlons à présent de *la dot*. Dans bon nombre de cultures, nous retrouvons cette étape souvent obligatoire et imposée par les **aînés** de la famille. Il s'agit de la « *cérémonie coutumière* » ou encore du « *mariage coutumier* ».

Qu'est-ce qu'est la dot d'après le dictionnaire CNRTL ?

*Du latin **[dos]**, **[dotis]** (« dot, don »).*

1. *Bien mis de côté en vue d'un mariage.*
2. *Bien qu'apporte une femme en se mariant.*
3. *Prestations, en biens ou en services, fournies par un prétendant, avec l'appui des siens, en reconnaissance du don constitué par la femme qui lui est accordé en mariage.*
4. *Biens qu'une femme apporte en se mariant : Un coureur de dot.*
5. *Apport que fait une future religieuse au monastère où elle va entrer.*

Dans la Bible, nous retrouvons le terme « dot » dans le livre de Bereshit (Genèse) au chapitre 34. C'est l'histoire de Diynah, mais nous y reviendrons plus tard.

Dans certaines cultures, la dot est apportée par la femme à son futur époux, tandis que dans d'autres, c'est la femme qui en fixe les conditions. En effet, c'est elle qui choisit les biens que son futur époux doit lui offrir, et les biens souhaités lui reviennent.

Dans nos cultures respectives (congolaise et ivoirienne), c'est à l'homme d'apporter la dot à la famille de sa future épouse.

Il arrive fréquemment que dans les sociétés où la dot est pratiquée, le mariage coutumier ait plus de valeur qu'un passage à la mairie.

Dans ma culture, la dot fait suite aux présentations. Elle vient compléter la demande de fiançailles et se formalise généralement par une liste de biens demandée à la famille du fiancé par la famille de la fiancée.

Le fiancé ayant rassemblé l'ensemble des biens de cette liste (pouvant être matériel, pécuniaire, alimentaire, etc.) se présentera avec les siens auprès de sa belle-famille pour sceller l'union.

Comme nous l'évoquions précédemment, dans la

Bible, la dot est évoquée pour la première fois dans le livre de Bereshit (Genèse), au chapitre 34, lorsque Diynah[3] fut déshonorée par Shekem[4].

Lisons-en quelques lignes :

« Diynah, la fille que Léah avait enfantée à Yaacov[5], sortit pour voir les filles de la terre. Shekem, fils de Hamor, le Hévien, prince de la terre, la vit, la prit, coucha avec elle et l'humilia. Son âme s'attacha à Diynah, fille de Yaacov. Il aima la jeune fille et parla au cœur de la jeune fille. Et Shekem parla à Hamor, son père, en disant : Prends-moi cette fille pour femme. Yaacov entendit qu'il avait souillé Diynah, sa fille. Or ses fils étaient avec son bétail aux champs. Yaacov garda le silence jusqu'à leur retour. Hamor, père de Shekem, sortit vers Yaacov pour lui parler. Les fils de Yaacov venaient des champs lorsqu'ils apprirent cela. Ces hommes furent affligés et très fâchés parce qu'il avait fait une infamie en Israël, en couchant avec la fille de Yaacov. Cela ne se fait pas. Hamor parla avec eux, en disant : L'âme de Shekem, mon fils, s'est attachée à votre fille. S'il vous plaît, donnez-la-lui pour femme. Alliez-vous par mariage avec nous ! Vous nous donnerez vos filles et vous prendrez pour vous nos filles. Vous habiterez avec nous, la

[3] Dina, Dinah.
[4] Suchem, Sichem.
[5] Jacob.

terre sera en face de vous. Demeurez-y, faites-y du commerce et acquérez-y des possessions. Shekem dit au père et aux frères de la fille : Que je trouve grâce à vos yeux, et je donnerai tout ce que vous me direz. Exigez de moi une forte dot et beaucoup de présents, et je donnerai ce que vous me direz, mais donnez-moi la jeune fille pour femme. Les fils de Yaacov répondirent avec ruse à Shekem et à Hamor, son père. Ils parlèrent ainsi parce que Shekem avait souillé Diynah, leur sœur. Ils leur dirent : C'est une chose que nous ne pouvons pas faire, que de donner notre sœur à un homme incirconcis, car ce serait une insulte pour nous. » Bereshit (Genèse) 34:1-14

C'est donc au verset 12 que nous voyons pour la première fois le mot « *dot* » : *« Exigez de moi une forte dot et beaucoup de présents, et je donnerai ce que vous me direz, mais donnez-moi la jeune fille pour femme. »*

La dot était à l'origine une pratique païenne. Elle était appliquée par les Cananéens lorsqu'un homme avait un rapport hors mariage avec une vierge afin de racheter son honneur.

Dans le cas de Diynah, rappelons qu'il s'agissait d'un viol. Shekem, épris de la jeune fille, demanda à Hamor son père de donner une forte dot pour qu'il puisse l'avoir pour épouse. Toutefois, et en Israël particulièrement, toucher à une vierge était considéré comme un crime, et la

conséquence était la mort. De plus, Shekem était également considéré comme impur, car il n'était pas circoncis, donc ne faisait pas partie du peuple israélite comme Diynah.

Par conséquent, beaucoup réclament la dot en se basant sur ce verset biblique, exigeant de fortes dots sous prétexte que les parents ont bien pris soin de leur fille depuis sa naissance, ont veillé à son instruction, son éducation, et également pour compenser les douleurs de l'enfantement de la mère.

Cependant, Elohîm est Juste.

« Et ce que vous voulez que les humains fassent pour vous, faites-le de même pour eux. » Loukas (Luc) 6:31

Dans ce cas ne faudrait-il pas également donner une dot à la famille du jeune homme ? Ses parents n'ont-ils pas eux aussi contribué à son éducation, à son développement ? Ne faudrait-il pas aussi rétribuer, les honorer ?

Bien que citée dans la Bible, à l'origine, la dot n'est pas une ordonnance ni un commandement divin. Autrement, les frères de Diynah n'auraient pas eu une telle réaction. Bien que Shekem ait souhaité qu'on lui impose une forte dot et beaucoup de présents pour pouvoir réparer son erreur, cela ne pouvait en rien racheter le poids de

son déshonneur. Et par cela, nous comprenons aussi que la dot n'est pas une réponse suffisante à un tel préjudice.

Dans le livre de l'Exode, on peut voir qu'avec le temps, et certainement influencé par les nations païennes autour, le peuple juif a fini par adopter cette pratique. Cependant, nous la lisons à chaque fois comme étant la réparation d'un préjudice subit, notamment d'un viol.

« Si un homme séduit une vierge qui n'est pas fiancée et couche avec elle, il paiera sa dot. Il paiera sa dot et la prendra pour femme. Si le père de la fille refuse, s'il refuse de la lui donner, il lui paiera en argent la valeur de la dot des vierges. » Shemot (Exode) 22:15-16

Ou encore :

« *Mais tu ne feras rien à la jeune fille. La jeune fille n'a pas commis de péché digne de mort, ce cas est comme si un homme s'élevait contre son prochain et assassinait son âme. Parce que l'ayant trouvée dans les champs, la jeune fille fiancée a pu crier sans qu'il y ait eu personne pour la délivrer. Si un homme trouve une jeune fille vierge non fiancée, qu'il la saisisse et couche avec elle, et qu'on les trouve, l'homme qui aura couché avec elle donnera au père de la jeune fille 50 sicles d'argent, et elle deviendra sa femme. Et, parce qu'il l'a humiliée, il ne pourra pas la*

répudier, tous ses jours. » Devarim (Deutéronome) 22:26-29

Nous allons maintenant nous intéresser à un passage qui est, à tort, souvent utilisé comme un argument par les partisans de la dot.

« Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur le sol que YHWH ton Elohîm te donne. » Shemot (Exode) 20:12

Nous nous focalisons souvent sur la partie « *honore ton père et ta mère* » pour justifier la dot.

Or, l'honneur dont il est question ici ne concerne pas la dot. Il est question de respect, bienveillance, obéissance, d'assistance également envers nos parents, qu'elle soit spirituelle, physique et/ou matérielle selon nos moyens, l'honneur englobe énormément de points.

Dans le lexique hébraïque, le mot **« honore »** du verset 2 provient du verbe hébreu **כָּבֵד *[kabad]*** ou ***[kabed]***, qui possède plusieurs significations :

Être lourd, pesant
Être douloureux, dur
Être riche, honorable, glorieux
Être onéreux, honoré

Lorsqu'il est employé à la forme ***[Qal]***, il exprime l'idée d'un poids, qu'il soit physique ou

symbolique. Il peut ainsi signifier **être lourd**, mais aussi **être insensible, ennuyeux** ou encore **être honoré**.

À la forme ***[Nifal]***, il prend une nuance plus passive ou réciproque. Il peut alors évoquer **le fait de jouir d'honneurs, d'être rendu abondant**, ou encore **d'obtenir gloire et reconnaissance**.

Plus couramment, nous pouvons dire que ce verbe exprime l'idée de **richesse, de considération et d'honneur**. Il peut aussi signifier **être appesanti, charger, endurcir** ou encore **faire éclater la gloire, honorer, être glorifié**. Selon le contexte, il peut évoquer **le fait de traiter quelqu'un avec honneur ou de lui rendre hommage**.

Reprenons tout simplement la définition dans le dictionnaire[6] français l'honneur signifie :

1. Marquer son respect, sa considération pour quelqu'un, pour sa mémoire, rendre hommage à ses qualités, à son mérite : Les membres du jury ont voulu cette année honorer un poète.

2. Respecter quelque chose, le tenir en haute estime : J'honore vos scrupules, mais je ne peux en tenir compte.

3. Décerner une distinction à quelqu'un, à quelque

[6] D'après le dictionnaire Larousse.

chose, leur accorder une marque d'attention flatteuse ou d'intérêt montrant l'estime ou la considération qu'on leur porte : Honorer quelqu'un de sa confiance.

4. Faire honneur à quelqu'un, à une collectivité, à un état, etc., contribuer à leur bonne réputation ; être un motif d'estime pour quelqu'un, quelque chose : Un avocat qui honore le barreau. Cette sincérité vous honore.

5. S'acquitter d'une obligation, faire face à un engagement : Honorer un chèque.

Prenons Éphésiens 6 verset 1 à 3 :

« Les enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et ta mère, c'est le premier commandement avec une promesse, afin que tout aille bien pour toi et que tu vives longtemps sur la Terre. » 6:1-3

Si nous reprenons le verset 1, nous pouvons lire *« dans le Seigneur »*, ce qui a toute son importance.

Nous devons effectivement leur faire honneur, mais uniquement dans la limite de ce que le Seigneur nous a fixé.

Si nos parents nous demandent de faire une chose qui est contraire à la Parole d'Elohîm, il

conviendrait donc de ne pas y obéir.

« Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » Mattithyah (Matthieu) 10:37

En effet, nous retrouvons également beaucoup de versets qui nous rappellent que nous ne devons pas suivre les traces de nos parents ni leurs traditions et coutumes au détriment de la Parole d'Elohîm.

« Mais voici qu'il engendre un fils, qui voit tous les péchés que commet son père, il les voit et n'agit pas de la même manière : s'il ne mange pas sur les montagnes et qu'il ne lève pas ses yeux vers les idoles de la maison d'Israël, s'il ne déshonore pas la femme de son prochain, s'il n'opprime aucun homme, s'il ne prend pas de gages, s'il ne prend rien de force par le vol, s'il donne de son pain à celui qui a faim et couvre celui qui est nu, s'il retire sa main du pauvre, s'il n'exige ni usure ni intérêt, s'il garde mes ordonnances, et s'il marche dans mes statuts, il ne mourra pas pour l'iniquité de son père, mais il vivra, il vivra. Son père, parce qu'il a pratiqué l'extorsion, qu'il a, par le vol, arraché quelque chose de force à son frère, et a fait parmi son peuple ce qui n'est pas bon, voici, il mourra pour son iniquité. Vous dites : Pourquoi le fils ne porte-t-il pas l'iniquité de son père ? Parce que le fils a pratiqué l'ordonnance et la

justice, et qu'il a gardé tous mes statuts et les a observés. Il vivra, il vivra. » Yehezkel (Ézéchiel) 18:14-19

Ou encore :

« J'ai dit à leurs fils dans le désert : Ne marchez pas dans les statuts de vos pères, ne gardez pas leurs ordonnances et ne vous souillez pas par leurs idoles. C'est moi, YHWH[7], votre Elohîm. Marchez dans mes statuts, gardez mes ordonnances et accomplissez-les ! » Yehezkel (Ézéchiel) 20:18-19

Le plus difficile dans tout cela est de faire comprendre à nos familles que ce n'est pas une tentative d'affront de notre part que de refuser d'appliquer la dot, mais simplement notre désir d'être agréable à notre Elohîm et de garder toute sa parole fidèlement.

De plus, si offrir des présents est une marque de respect envers la future belle-famille, cela doit se faire volontairement, en accord avec ses convictions et ses moyens, sans aucune pression.

En général, une personne se rendant chez quelqu'un arrive rarement les mains vides. Là encore, il est important que ce geste soit une initiative personnelle, visant uniquement à faire

[7] Yahweh.

plaisir aux parents de sa future épouse dans la simplicité.

Durant les échanges que j'eus avec mon père, il me faisait souvent référence à Abraham pour souligner son importance vis-à-vis de la dot. Pour rappel, Abraham envoya son serviteur, le plus ancien de sa maison, chercher une femme pour son fils Yitzhak [8].

Il a remis ce voyage entre les mains d'Elohîm afin que son projet réussisse.

Effectivement, nous verrons plus loin que dans ses affaires, le serviteur d'Abraham avait emporté des présents avec l'intention de les offrir à la famille de la jeune femme qu'il rencontrerait et jugerait appropriée pour Yitzhak. On ne lit nulle part que les présents étaient sélectionnés selon une liste bien précise, faite et établie par la future belle-famille.

Toutefois, par principe et comme une marque d'estime en faveur de la famille de la jeune femme, il était naturel pour le serviteur d'apporter des dons et des présents.

« Le serviteur sortit des objets d'argent, des objets d'or et des vêtements qu'il donna à Ribqah[9]. Il

[8] Isaac.
[9] Rebecca.

donna aussi de riches présents à son frère et à sa mère. » Bereshit (Genèse) 24:53

En clair, aucun verset ne nous ramène à la dot telle qu'elle existe dans diverses cultures aujourd'hui.

Et j'avais pourtant la connaissance de tout cela.

Mais face à la pression, j'ai choisi la dot…

Voici mon histoire.

CHAPITRE 3

L'OPPRESSION

La grossesse suivit son cours, chaque jour nous rapprochant du moment tant attendu. L'accouchement était prévu pour le mois de juin. Nous attendions une petite fille, celle que j'avais tant attendue.

J'avais toujours rêvé d'avoir une petite poupée à mes côtés, une personne avec qui je pourrais faire du shopping plus tard.

Finalement le jour tant attendu arriva, et je mis au monde notre fille en ce début d'été.

Deux mois plus tard, J.P et moi nous rendions à la mairie pour fixer la date de notre mariage. Nous avions en tête une date bien précise : le quatre décembre, deux mille vingt et un. Je tenais absolument à cette date, car j'avais fait un songe[10] avec un calendrier où cette date m'était présentée pour le mariage.

L'employée municipale présente ce jour-là nous ria au nez lorsque je lui proposai la date du

[10] Rêve.

quatre décembre. Compte tenu de la crise sanitaire que nous avions traversée, les mariages avaient été reportés, peu de dates étaient donc disponibles.

Elle ria à nouveau et nous informa que cela allait être difficile, tout en ouvrant son agenda rempli de mariages à venir. Je n'écoutais pas vraiment ses explications ; je n'avais qu'une hâte : savoir l'heure à laquelle je devais me présenter le jour J et vérifier si les documents pour le dossier étaient complets.

Lorsqu'elle arriva enfin à la date du quatre décembre, elle resta bouche bée. Elle poussa un léger cri en ajoutant : « Mais vous avez de la chance, la page est vide ! Vous pouvez donc choisir l'horaire que vous souhaitez ! »

Je bénissais le Seigneur dans mon cœur et réalisais que les choses sérieuses allaient enfin commencer. Nous disposions d'à peine deux mois pour préparer notre mariage, le stress était immense.

Il fallait réserver la salle, booker les prestataires, prévenir les invités, commander les robes et costumes… En résumé, toute la logistique d'un mariage.

Nos parents auraient préféré que nous prenions plus de temps, car ils voyaient les choses en grand : trois-cents invités, des prestataires haut

de gamme, un lieu d'exception, etc.

Toutefois, J.P et moi envisagions les choses autrement, ce qui finit par créer quelques désaccords entre nous et le désir de mes parents. Nous pensions en effet nous organiser selon nos moyens, l'essentiel pour nous était que nous devenions légalement mari et femme.

Le COVID nous avait également beaucoup aidés. Le désir de grand mariage de mes parents ne pouvait pas se réaliser en raison des conditions sanitaires.

Malgré un timing serré, nous avions réussi à trouver des prestataires qui correspondaient à ce que nous voulions et à des prix abordables.

Nous nous préparions activement en vue de la cérémonie civile, mais il était aussi question du mariage coutumier.

La reconnaissance avait déjà eu lieu pendant ma grossesse ; il restait donc les présentations et la dot. Les présentations n'étaient pas problématiques pour nous en soi, car il s'agissait de la première rencontre entre nos deux familles avant la cérémonie civile, et l'officialisation de nos fiançailles.

Plusieurs lettres avaient été écrites pour planifier la date de cette rencontre et ainsi conclure les fiançailles. Ma famille était dans la joie de savoir

que J.P n'avait pas fui ses responsabilités et avait tenu sa promesse.

Le jour des fiançailles arriva, tout se passa pour le mieux. Toute la famille était dans la joie, unie et empreinte d'émotion.

Malgré mes deux accouchements, je restais tout de même leur petite fille aux yeux de mes parents, sur le point de s'envoler avec son prince charmant. Les festivités étaient au top !

Je pensais que cela suffirait à mes parents de passer cette étape et finaliser sur la mairie sans avoir à passer par la case dot.

C'est précisément à cette étape que tout bascula, lorsque mon père commença à me questionner, quelques jours après les fiançailles, sur la suite de l'organisation. Naturellement, je lui fis part de l'organisation civile, mais il était d'abord question de la célébration coutumière.

Il faut savoir qu'en tant que doyen de ma famille en France, mon père avait célébré en tant que nzonzi[11] plusieurs cérémonies chez lui.

Il présidait les demandes de dot pour mes cousines et même pour les filles de ses amis.

[11] Un nzonzi est un porte-parole/négociateur familial lors d'une cérémonie traditionnelle.

Depuis mon enfance, j'aimais être près de mon père, j'étais souvent comme sa petite assistante, voire sa secrétaire. J'écrivais les listes et les différents courriers relatifs à la dot. J'y prenais plaisir et je m'y investissais pleinement. Cela me semblait logique, honorable même.

Ayant baigné dans cette coutume, j'ai eu à rédiger un bon nombre de lettres de demande de dot.

En grandissant, je commençai à voir les choses différemment, notamment en ce qui concerne certaines pratiques répandues dans le monde, et en l'occurrence au Congo.

Avec le temps, les prédications et la méditation de la Bible, mon positionnement s'affirma davantage. J'avais compris certains principes et vérités que je ne pouvais plus simplement ignorer.

Familièrement, on entend souvent dire que la dot est une bénédiction, et qu'ignorer cette étape pourrait même attirer une malédiction, d'après les anciens ancrés dans nos coutumes. Pour beaucoup d'ailleurs, issus des cultures pratiquant la dot, le pilier d'un couple est la dot…

Si un couple décide de ne pas passer par cette étape et que l'enfant tarde à venir, la famille s'empresse pour affirmer que cela est dû au non-respect de la tradition. Et qui, selon eux, une malédiction serait tombée sur le couple, les

privant ainsi de la possibilité d'enfanter. Pourtant, il pourrait tout aussi bien s'agir d'un choix délibéré de décider de ne pas vouloir d'enfant dans l'immédiat ou encore d'un problème médical auquel le couple fait face. Ce qui d'ailleurs les africains ont du mal à concevoir que le corps humain puisse être confronté à des problèmes médicaux liés à l'enfantement !

Je comprends que c'est une tradition que l'on applique d'abord parce qu'elle nous a été transmise par nos ancêtres et que l'on cherche à honorer ces derniers, mais malheureusement à cause de cela nos parents étant focalisés sur les biens matériels à récolter, oublient de passer du temps sur une étape primordiale.

Les **conseils** ! Nous conseiller, nous, enfants sur ce qu'être un homme ou une femme dans le mariage, comment aimer son mari ou sa femme, comment gérer les désaccords, éduquer ses enfants, etc.

Mais au lieu de cela, chacun pense plutôt à qui « mangera l'argent » de la dot, quel pagne sera porté le jour J et plein d'autres futilités.

Il n'est pas rare de rencontrer des couples avec de terribles témoignages, où le mari prend le dessus sur sa femme en la battant, l'humiliant, et estimant qu'il est dans son plein droit, lui rappelant qu'elle lui doit obéissance et soumission en raison du prix

de la dot payé.

Cela en devient rabaissant, humiliant pour la femme.

Je partageais mon opinion à ce sujet avec mes parents, et pensais que cela suffirait à m'en écarter. Après tout, c'était ma vie, mon mariage, mes croyances, ma foi.

Insouciante, je recueillais donc l'avis de mon père…

Et à ma plus grande déception, aucune négociation n'était possible. Il se montrait ferme, impassible. Je recevais ses paroles en pleine figure, comme une claque pour me réveiller et d'oublier complètement cette manière de penser, de façon « occidentale » selon lui !

J'ai alors commencé à entrevoir les difficultés qui se dressaient devant moi : la coutume.

Cherchant le soutien auprès de ma mère, je la sollicitais en aparté pour voir son état d'esprit vis-à-vis de cette pratique.

Quelle surprise ne fut pas la mienne lorsque je réalisai qu'elle ne me soutiendrait pas.

À plusieurs reprises, je cherchais secours auprès d'elle, espérant que le temps jouerait en ma

faveur, et qu'elle comprendrait et me soutiendrait face à mon père. Je pensais vraiment qu'elle était plus ouverte que mon père et je ne me doutais pas qu'elle était si attachée à ses coutumes. C'est pourquoi je lui livrais vraiment mes sentiments, ma vision des choses, espérant qu'elle me comprendrait, que nous pourrions nous comprendre entre femmes et ainsi dépasser ces traditions.

Face à ma détermination, elle décida de ne plus du tout m'adresser la parole. Une vive tristesse m'avait envahie et je me sentis comme abandonnée.

Qu'on en vienne à cela à cause d'une dot alors qu'il ne nous restait qu'un mois avant notre mariage…

J'avais ce besoin d'être soutenue par elle. J'espérais toujours qu'au bout de quelques jours que cela lui passerait, mais pas du tout.

C'en était même pire… mes tentatives de négociations s'empiraient.

Je me sentais accablée, avec le sentiment qu'on ne me permettait pas de m'exprimer. Je criai au Seigneur pour qu'il vienne à mon aide et touche leurs cœurs, mais chaque jour, leurs cœurs semblaient devenir de plus en plus endurcis.

J'étais oppressée de tous les côtés : oncles,

frères, sœurs, cousines, tous y passaient pour tenter de me « raisonner ».

J'étais angoissée rien qu'à l'idée de voir ou croiser un membre de ma famille, car le sujet revenait constamment.

Mon grand frère qui est également dans la foi fut d'un grand soutien pour moi. Il décida de prendre le relai auprès de mon père. Cependant, la même conclusion ressortit : il ne voulait rien entendre, c'était la dot ou rien.

La situation empirait, il perdait patience, car la mairie approchait à grands pas, les choses s'envenimaient.

Pour m'encourager, mon frère fit appel à des aînés dans la foi qui vinrent m'épauler et m'encourager à rester ferme et à ne pas céder malgré les difficultés.

Je me sentais tiraillée d'une part par ma famille, et de l'autre, par mes propres convictions. Les frères et sœurs autour de moi m'encourageaient et priaient pour moi afin que je ne cède pas, en vue d'honorer le Seigneur.

J'avais l'impression d'être seule face à cette situation, face à ma famille. Je ne pensais pas que cela serait si difficile de convaincre mes parents. J'imaginais qu'ils manifesteraient certes leur mécontentement, mais finiraient par

accepter la décision qui était la nôtre. C'est précisément ce qui m'a permis de comprendre le poids et l'enracinement des traditions.

Une famille peut-elle se détruire aussi facilement pour si peu ?

Les jours passaient et le quatre décembre arrivait à grands pas. Il ne nous restait plus que trois semaines et je n'avais toujours pas proposé de date pour le mariage coutumier à mes parents.

Ils virent la détermination face au refus de la dot ainsi que la fermeté de ma position. Malgré leur dureté et leur insistance, je ne voulais plus, pour mon bien, avoir à m'exprimer sur ce sujet.

Un après-midi, alors que nous rendions visite à ma belle-mère, nous rencontrions également sa tante. J'avais remarqué que ma belle-mère tenait elle aussi aux traditions, mais une fois de plus, j'en avais minimisé l'importance. Elle nous fit remarquer qu'il était dans notre devoir de « récompenser » ma mère pour m'avoir mise au monde et avoir assuré mon éducation tout au long de mon enfance.

En sortant de cette visite, je pris à nouveau un coup de massue. Je commençais à sombrer dans un désespoir total. Je n'y comprenais plus rien. J'étais à la fois dépitée et déboussolée.

Il est vrai que je suis chrétienne et que j'aime le

Seigneur Yéhoshoua, mais l'épreuve à laquelle je faisais face me semblait insurmontable. Devions-nous aller jusqu'au bout de notre positionnement, quitte à perdre nos familles et les voir se diviser ?

Je me sentais partagée, mais cela ne m'empêchait pas de poursuivre les préparatifs du mariage civil, qui à mes yeux avait bien plus d'importance.

Après cela, J.P réussit à régler la situation avec sa famille assez rapidement. Malgré les oppositions qu'il avait rencontrées, il se montra clair et ferme sur notre position vis-à-vis de cette pratique. Sa mère, bien que conservatrice des traditions, accepta de passer outre, même si, par moment, elle tenta de me dissuader de ne pas renoncer à la dot.

Nous étions devenus comme des insensés, deux jeunes sans raisonnement discernant mal les Écritures.

Les jours défilaient, et mes parents commençaient à s'impatienter. Il n'y avait plus de dialogue possible. Pour ma mère, je n'existais plus ; elle ne souhaitait plus me parler et préférait m'ignorer.

Je vivais donc mes préparatifs sans ma mère. Mon rendez-vous d'essayage de ma future robe de marié se déroula sans elle.

La difficulté était devenue insupportable, je devais jongler entre leurs émotions, les miennes, et faire face à l'incompréhension malgré mes prières pour que le cœur de mes parents s'incline à la volonté de Yéhoshoua. Tout cela en ayant la pression du temps qui nous était compté, vu le peu de jours restant avant l'officialisation en mairie.

Après plusieurs semaines de conflit, alors que la cérémonie civile était prévue dans deux semaines, mon père m'informa qu'il ne se présenterait pas à la mairie. Il me proposa deux options : soit ne pas accepter la dot et, par conséquent, ne pas le voir au mariage civil, soit organiser le mariage coutumier avant le quatre décembre, date du mariage à la mairie.

Abasourdie, je me sentis comme désarmée. Mon souffle se coupa, je perdis mes mots face à cette situation accablante. Mon père accepta uniquement d'apporter un allègement à la liste demandée pour « ma vente ». J'eus énormément de mal à gérer l'aspect émotionnel et affectif en parallèle à ma vie spirituelle. L'oppression était palpable et devenait de plus en plus intense, se transformant comme un étouffement.

Il y avait également la gestion du foyer, mon travail, l'attention à apporter à notre bébé et à notre préadolescent. Autant dire qu'avec l'organisation du mariage, sans même pouvoir solliciter les conseils de ma mère en ces jours de

plus en plus courts, sous la pression croissante de ma famille, j'étais à bout de force. Le sommeil se faisait rare, et une seule image hantait mon esprit : mon arrivée à l'hôtel sans ma figure paternelle.

Qui allait m'accompagner jusqu'à l'hôtel de ville ?

Je m'imaginais avec mon frère ainé pour m'aider à maintenir ma position, mais les sentiments prenaient le dessus. Combien de fois avais-je pleuré, désirant tout abandonner ? Dix jours avant la cérémonie civile, je commençais de plus en plus à remettre en question ma position.

Le mariage approchait à grands pas, et chacun mettait tout en œuvre pour nous dissuader de renoncer à la dot. Cette situation nous était tellement inconfortable que, dans un moment de faiblesse, je finis par annoncer à J.P que j'avais pris une décision importante.

J'avais choisi la dot, et même fixé une date : le vingt-sept novembre, une semaine avant la mairie.

J.P était assez confus face à ce retournement de situation. Il ne savait plus sur quel pied danser avec moi. Il accepta de me suivre et lança les courriers conformément à la tradition pour fixer la date de rencontre entre les deux familles.

Nous avons donc célébré la dot. Mais à quel prix ?

CHAPITRE 4

LA DOT

Les coutumes et traditions ne se détachent pas aussi facilement. Elles constituent un fondement solidement ancré auprès d'une famille, une société ou un pays. Se transmettant de génération en génération, elles sont souvent acceptées sans que l'on en comprenne toujours le sens.

Généralement transmises de manière orale, nous retrouvons aujourd'hui peu d'écrits sur les cultures que l'on retrouve dans nos pays africains. Cela aurait pourtant pu nous aider à mieux comprendre leur réalité et les raisons qui justifient certaines pratiques.

Durant la cérémonie de la dot, deux porte-paroles sont présents. Au Congo, nous les nommons « nzonzi », ce qui signifie tout simplement « porte-parole ». Il y a donc un nzonzi pour la famille de la femme et un autre pour la famille de l'homme.

Leur rôle est de faciliter la communication entre les deux familles, de négocier les termes de la dot et de veiller au respect des traditions. Un

parent ne peut donc pas représenter son enfant lors du mariage coutumier.

Le jour que je redoutais le plus était arrivé. Cette fois, ce n'était pas la dot d'une autre, mais la mienne. J'étais dans la chambre, face au miroir, angoissé de découvrir comment la cérémonie se déroulerait. Je réalisais que je marchais concrètement à l'encontre de mes convictions et de la parole de mon Elohîm. Déçue de moi-même et de ma marche avec le Seigneur, je pensais aux conséquences que cela pourrait avoir et à quel point ma marche avec le Seigneur pourrait en être affectée.

Le rendez-vous avec la belle famille était prévu pour quatorze heures. Étant donné que ma décision avait été prise seulement dix jours auparavant, peu de personnes étaient présentes ce jour-là.

Du côté de ma famille, étaient présents mes parents, deux de mes frères (dont l'un qui avait pu rester que brièvement), ainsi que ma grande sœur et mon neveu. Quelques tantes et oncles étaient également présents ce jour, mais vraiment très peu, ce qui est particulièrement rare dans nos familles congolaises de voir une dot en nombre aussi réduit.

Du côté de J.P, la présence était également

réduite : sa mère, sa petite sœur, son oncle qui servait de nzonzi, ainsi qu'une tante.

Toujours selon la coutume, le futur gendre et sa famille se doivent d'être à l'heure au rendez-vous, car dans le cas contraire une amende lui est réclamée dès la porte d'entrée afin de régulariser son retard. Sans compter les sommes réclamées par les tantes de la future épouse pour permettre l'accès au domicile de ses parents.

Ces sommes sont variables et attractives. Elles peuvent aller de 30 à 80 euros pour les plus raisonnables, mais le montant peut facilement grimper et dépasser les 80 euros.

Une fois passée cette étape, les tantes ouvrent la porte et un pagne est déposé au sol afin que l'homme et sa famille marchent au-dessus en passant la porte.

L'heure de la rencontre approchait, mais toujours aucune sonnette ne retentissait. Je pris mon téléphone pour vérifier si J.P m'avait envoyé quelques nouvelles ou signalé un retard, et c'est alors que je vis un message de sa part.

Il m'informait qu'il serait en retard, car sa tante avait reçu une révélation du Seigneur : que quelque chose de mal allait se produire pendant la cérémonie, et devait donc se mettre en prière.

À la lecture du message, je n'étais pas convaincue. Un mauvais pressentiment montait en moi, une méfiance instinctive envers sa tante.

Les heures et minutes défilaient, et ma famille commençait à s'impatienter. Lorsque seize heures retentirent, J.P et sa famille arrivèrent enfin. Toujours cloitrée dans la chambre, je devais attendre la permission de sortir et me présenter dans le salon auprès de tous.

À leur arrivée, ma famille prit la décision de leur épargner l'étape traditionnelle du pagne au sol et la demande de rançon à l'entrée pour accéder à la maison. Je fus surprise quand on me fit le rapport de l'entrée de J.P et sa famille.

J'en connaissais parfaitement le déroulement de ce type de cérémonie au vu des nombreuses dots faites par mon père à son domicile même, mais j'avais comme l'impression qu'il y avait quelque chose de différent ce jour-là. J'avais le sentiment de me retrouver en terrain inconnu. Tout autour de moi me semblait sombre. L'atmosphère était lourde. Ce n'était vraiment pas comme l'une de ces dots auxquelles j'avais pu participer par le passé.

Pendant que la cérémonie débutait au salon, j'étais toujours enfermée dans ma chambre, en attendant que tout ce qui avait été demandé sur

la liste soit vérifié et que l'on m'invite à les rejoindre.

Il faut savoir qu'il y a possibilité de négocier la somme demandée le jour J, mais cela est généralement mal vu et se fait donc rarement, sauf si la somme demandée est vraiment exorbitante.

La somme est remise dans une enveloppe au nzonzi qui emmène ensuite le père et un oncle de la future mariée à l'écart, loin des regards, pour discuter et voir si le montant donné correspond.

Si le montant correspond à la somme réclamée, ils retournent dans la pièce principale et le nzonzi en informe la famille que tout est respecté.

Cependant, si le montant ou les biens demandés ne correspondent pas lors de la concertation avec le nzonzi, le père de la future mariée peut refuser et inciter la belle-famille à se présenter une nouvelle fois avec la somme complète ou les biens manquants.

Nous rencontrons rarement ce genre de situation, la famille du futur gendre ne souhaite en aucun cas se sentir comme incapable ou humiliée. Bien au contraire, apporter tout ce dont la famille de la future épouse désire est une fierté. Cela démontre non seulement leur respect pour la tradition, mais aussi leur capacité à assumer la

responsabilité de leur fille.

Passée l'étape des négociations, une petite mise en scène est jouée avant que la future épouse ne vienne. La famille présente plusieurs femmes : sœurs, cousines et amies au fiancé ainsi qu'à sa famille, afin de s'assurer qu'ils connaissent la future mariée.

Une fois ce défilé terminé, la véritable épouse peut enfin sortir de sa cachette, à condition qu'une somme d'argent supplémentaire soit versée pour la récupérer. On nomme cette somme « le montant du transport ».

Même si la future mariée se trouve dans une pièce voisine, les tantes s'amusent à jouer une mise en scène en demandant à la belle famille de payer le billet d'avion pour récupérer la femme dans son pays.

Le montant de ce billet fictif est dérisoire, pouvant commencer à partir de vingt euros. Pour faire grimper un peu la note, elles demandent un ajout pour pouvoir compenser au niveau des bagages. Les bagages représentent toutes les affaires que la future épouse prendra pour amener dans leur futur domicile. Une fois cette étape passée, la femme peut enfin être libérée de sa cachette.

Entre le moment où la belle-famille arrive et la fin de cette mise en scène, il peut s'écouler deux

à trois heures minimum. Le temps que les parties puissent se présenter chacun leurs tours, faire connaissance, remercier les deux parties, argumenter sur le déroulement, comptabiliser les biens… Ce sont de nombreuses minutes pendant lesquelles la femme attend patiemment dans sa cachette, sans savoir ce qui se dit dans la pièce principale.

Une fois le « transport » payé, ma sœur vint me chercher. Lorsque la porte de la chambre s'ouvrit, je sentis le stress monter encore d'un cran, au point que je me mis à trembler.

En arrivant dans la pièce principale sous les acclamations des familles présentes, je fus surprise par l'ambiance et l'atmosphère, qui était loin d'être festive. L'atmosphère semblait chargée de tensions invisibles, comme si la cérémonie se déroulait dans l'obscurité, sous les ténèbres. Il n'y avait pas de joie, ni paix, ni sourire ou de grandes embrassades… C'était un moment très formel, je n'avais qu'une seule et unique envie, que nous puissions en finir et enfin échapper à cette situation étouffante. À cet instant, je réalisais face à quoi j'étais confronté : la dot.

Le nzonzi de ma famille me tendit l'enveloppe contenant la somme demandée pour ma dot. Selon nos traditions, l'enveloppe doit être remise au père en étant à genoux, puis le père interroge trois fois sa fille pour s'assurer qu'elle souhaite

réellement entrer dans ce mariage, et ainsi permettre l'acceptation de la dot.

Je pris l'enveloppe et la tendis à mon père tout en lui demandant s'il acceptait la dot. Cependant, mes oncles m'interpellèrent dans la foulée en me reprochant d'avoir tendu l'enveloppe sans m'être agenouillée.

Ce geste, pourtant primordiale dans nos coutumes, me semblait pourtant impossible à réaliser dans l'instant. Par de simples mouvements, je fis comprendre qu'il m'était impossible de remettre cette enveloppe en étant à genoux face à mon père. Voyant ma difficulté face aux cris de ceux qui insistaient pour que je mette genoux à terre, mon père me demanda de rester debout.

Déstabilisée, je lui remis à nouveau l'enveloppe. Il la prit et me posa trois fois la même question :

- Yowa, es-tu sûre de vouloir sceller cette union ?

J'acquiesçai trois fois, et il accepta donc alors de prendre l'enveloppe. En regardant autour de moi, je vis tous les biens mentionnés sur la liste, étalés au sol. C'est à cet instant que je réalisai que j'étais officiellement dotée[12].

[12] Acté par la dot.

La cérémonie finalisée, nous fîmes place au buffet. Intérieurement, je sentais qu'il y avait quelque chose qui clochait, comme un fort pressentiment, que quelque chose n'allait pas.

Mes tantes, mes cousines et ma sœur avaient préparé plusieurs plats typiques du Congo. Le repas s'était déroulé dans la plus grande simplicité, puis chacun retourna chez soi.

Mon neveu en profita pour me faire un debrief de la cérémonie avant mon arrivée, exprimant la déception qu'il avait vis-à-vis de la dot. Il ne pouvait tolérer la manière dont les biens étaient présentés et scrutés, souvent avec une attitude hautaine. Il vit réellement l'échange entre les biens et la fille, ce qui ne lui plut absolument pas. Ce moment lui confirma qu'il ne passerait jamais par cette étape, quitte à choisir plus tard une épouse complètement différente de nos cultures, afin de lui épargner cela.

De retour chez nous, je me réveillai en pleine nuit, avec une forte conviction de prier et en particulier pour J.P par rapport à toute la cérémonie qui avait eu lieu.

Je me levai aussitôt, demandant pardon au Seigneur de ne pas avoir été ferme dans ma décision, et ce, quelles qu'en soient les conséquences. Il me montait dans le cœur une pensée qui était de prier au sujet de la nourriture que nous avions mangée durant la cérémonie.

Je demandais au Seigneur Yéhoshoua de nous garder de toutes choses mauvaises qui avaient été faites sur la nourriture. L'Esprit[13] du Seigneur me poussa à prier afin que J.P vomisse cette nourriture.

Je continuais de prier dans ce sens, demandant au Seigneur Yéhoshoua de le libérer, de nous libérer tous les deux de ce qui avait pu être fait mystiquement durant cette cérémonie.

Aussitôt, j'entendis J.P se lever du salon et courir en direction des toilettes. Il se mit à vomir, et ce à plusieurs reprises. À ce moment-là, je pris la situation très au sérieux, d'autant plus que J.P n'ayant pas pour habitude de tomber malade, une crainte me saisit. Je me précipitai pour aller le rejoindre afin de pouvoir l'assister tout en bénissant et remerciant le Seigneur de m'avoir ainsi interpellée.

Je réalise encore aujourd'hui sa fidélité et son amour ***sans pareil***.

Les vomissements terminés, J.P contacta sa mère pour lui exposer la situation. Furieuse de voir son fils tomber malade après le repas préparé par ma famille, elle conclut que nous ne désirions pas de cette union et que cela expliquait pourquoi ils avaient fait en sorte que

[13] Elohîm est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité (Yohanan (Jean) 4:24).

J.P tombe malade. Malheureusement, depuis ce jour, il y eut une cassure entre nos familles.

Une fois rétabli, J.P me raconta un rêve fait quelques jours avant la dot. Dans son rêve, il voyait se dérouler la dot, et en tournant son regard vers la table à manger, il vit un serpent se promener tout le long de celle-ci. Or, il faut savoir que bibliquement parlant, le serpent symbolise quelque chose de mauvais.

Je lui demandai alors pourquoi il ne m'en avait pas fait part avant, ce à quoi il me répondit qu'il ne voulait pas me troubler davantage. Je compris donc mieux au travers de ce rêve pourquoi l'Esprit me poussait à prier pour le repas.

La relation avec mes parents était revenue à la normale, du fait d'avoir accepté la dot. Malgré cela, je n'éprouvais ni réconfort ni apaisement, mais plutôt contrariée d'avoir cédé.

Une fois cette étape franchie, nous arrivions enfin à la date tant attendue, le quatre décembre 2021. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. J'appréhendais, mais en même temps j'étais super heureuse. Heureuse de devenir sa femme et que l'on ne formerait plus qu'un. J'étais soulagée de tourner cette page pour en ouvrir une nouvelle ensemble.

Bien que le temps des préparatifs soit désormais derrière nous, le stress du jour j était tout de même

au rendez-vous.

Notre passage était prévu pour onze heures, il fallait donc accélérer le pas et ne pas perdre de temps. La coiffeuse et la maquilleuse réalisaient leurs prestations main dans la main pour pouvoir faire de moi la princesse que je souhaitais être ce jour, chose qu'elles réalisèrent haut la main !

Une surprise de taille nous attendait à la mairie. Nous pensions passer devant Monsieur le Maire ou l'Adjoint(e), mais c'était finalement l'ami d'enfance de ma famille que nous apprécions énormément qui fit son apparition. Nous étions tous dans de fortes émotions. La cérémonie civile se déroulait très bien, c'était un honneur pour moi d'avoir été mariée par cette amie qui m'avait vu naître. Une joie rayonnait sur nos visages. Les photos étaient remarquables. Mon fils était très heureux de voir enfin sa maman se marier, heureuse, et pouvoir être assuré d'avoir une composition familiale normale.

Une fois la cérémonie civile terminée, nous nous dirigions vers le domaine réservé pour pouvoir célébrer nos noces. Comme nous le savons si bien, une fête sans aléas n'en est pas véritablement une.

À notre arrivée à la salle, nous faisions face à plusieurs situations délicates : DJ absent toute la soirée, bien que son équipement et quelques membres de son équipe étaient présents. Cela était

contraignant pour nous, car nous avions mis en place un programme spécial avec des musiques bien spécifiques en fonction de nos entrées et tenues, que le DJ n'avait pas communiqué à son équipe. De plus, le gâteau s'était effondré sur le chemin. Ces gros points négatifs ne nous empêchèrent cependant pas de célébrer ce moment près de nos proches, tout en nous restaurant dans la joie et la bonne humeur.

Une fois notre mariage passé, notre vie reprit son cours. Nous étions comme sur un petit nuage. La joie se reflétait sur le visage de mon fils. Cela lui tenait vraiment à cœur d'avoir un cadre familial.

Pour notre part, nous étions également heureux de pouvoir enfin vivre sous le même toit sans avoir la culpabilité de ne pas être en règle vis-à-vis de notre Seigneur.

CHAPITRE 5

LA VIE

Nous étions au mois d'août. Nous avions eu la chance d'avoir un bel été cette année-là. Les mois passés furent bons, huit mois s'étaient écoulés depuis notre mariage. Nous n'avions pas vu le temps passer. Les difficultés rencontrées pour notre mariage étaient désormais derrière nous. De plus, nous avions reçu une bonne nouvelle : la famille allait s'agrandir. Nous allions bientôt être cinq !

La vie de couple puis l'annonce de l'arrivée de bébé étaient des moments de grande joie. Arrivés à quatre mois de grossesse, nous annoncions la nouvelle à quelques membres de notre famille.

Avec J.P nous avions programmé un voyage courant le mois d'aout, afin de nous redécouvrir en famille, en dehors de notre routine quotidienne (travail, école…). C'était l'occasion idéale pour annoncer la nouvelle aux enfants. Comme je m'y attendais, l'ainé était fou de joie à l'idée d'accueillir un nouveau bébé, et un garçon de surcroît !

Les vacances terminées, nous rentrâmes chez

nous, toujours perchés sur notre petit nuage. Ce moment à part nous avait fait beaucoup de bien, et nous reprenions chacun nos activités respectives.

Le vingt-six août deux-mille-vingt-deux, pendant ma pause déjeuner, je partis chercher de quoi manger près de mon lieu de travail. Une fois le repas terminé, je ressentis une vive douleur à l'estomac. L'inquiétude m'envahissait, mais je me rassurai en pensant qu'il s'agissait d'une indigestion ou au pire, d'une intoxication alimentaire. Mon rendez-vous mensuel chez le gynécologue était prévu ce même jour à dix-huit heures. Je gardai mon calme en sachant que je verrais mon bébé à l'échographie dans quelques heures. Si un problème se révélait, je pourrais bénéficier d'une prise en charge immédiate.

Je faisais part de mes douleurs à J.P par message, car plus les heures passaient, plus les douleurs s'intensifiaient. J.P essayait de me rassurer du mieux qu'il pouvait, mais au fond de moi l'inquiétude demeurait.

L'après-midi s'écoulait, et nous nous retrouvions devant le cabinet du gynécologue. Impatiente de faire l'échographie pour vérifier si mon bébé se portait bien. Lorsque notre tour arriva, nous entrons dans son bureau. Le rendez-vous se déroula avec les mêmes questions et actes habituels : prise de tension, pesée,

consultations des résultats sanguins…

Nous passions enfin dans la seconde pièce pour l'échographie. Le gynécologue ressentit mon stress et mon inquiétude et essaya de détendre l'atmosphère avec des blagues, et tout en nous confirmant de nouveau le sexe du bébé : un garçon ! Pour le plus grand plaisir de mon époux. L'échographie montrait que tout allait bien, que le bébé bougeait et se portait à merveille.

J.P était très heureux, et moi aussi. Je fis part au gynécologue de mes douleurs dans les moindres détails, et il me prescrit du paracétamol ainsi que d'autres comprimés pour les remontées acides.

Sur le chemin du retour, nous passions à la pharmacie pour récupérer les médicaments prescrits que je m'empressai de prendre.

Tout au long de la soirée et jusque dans la nuit, les douleurs persistaient et s'accentuaient. Je me sentais de plus en plus mal et m'en voulais d'avoir mangé ce fast-food quelques heures plus tôt.

J.P, voyant mon mal-être, décida de me conduire à l'hôpital, ne voulant prendre aucun risque étant donné la grossesse.

Arrivés aux urgences, un médecin fit une échographie, mais aucune anomalie à l'image.

Notre fils allait bien et rien de visible ne pouvait expliquer mes douleurs.

Nous rentrâmes chez nous avec la même ordonnance que celle prescrite par mon gynécologue la veille. A mon réveil, mon état se dégradait. En plus des douleurs s'ajoutaient des vomissements inhabituels.

Je n'avais d'autre choix que de retourner consulter.

Cette fois-ci, le gynécologue urgentiste prit la décision de passer un scanner pour approfondir les recherches. Le radiologue, quant à lui, émettait des réserves, ne voulant prendre aucun risque en raison de la radioactivité, car à 18 semaines de grossesse, cela pouvait être néfaste pour le bébé.

À la place, il proposait de me faire une échographie plus poussée. Transférée par un brancardier, le radiologue me prit en charge. Il ne trouva finalement aucune anomalie, aucune lésion, mais m'expliqua que le diagnostic pouvait être faussé, car le bébé cachait une partie des organes. Nous avions effectué en tout sept allers-retours aux urgences en sept jours, sans que cela n'apporte de réelles explications à mes douleurs, ni de traitement pour pouvoir me soulager. Nous repartions toujours sans réponse concrète à nos questions, et ma détresse commençait à se faire sentir. Je ne comprenais pas comment cela était

possible de souffrir autant sans que l'on puisse trouver la moindre explication.

Lors de notre septième passage aux urgences, la gynécologue urgentiste que j'avais souvent rencontrée sur ces derniers jours, m'avait prescrit un bilan sanguin afin de vérifier si mon corps présentait une inflammation quelconque, étant donné qu'elle n'avait pas réussi à me faire passer le scanner malgré son insistance auprès du radiologue. À son visage, J.P et moi percevions sa désolation de ne pas pouvoir nous apporter de solution, sans savoir que le bilan sanguin prescrit allait être révélateur.

À la maison, la position allongée sur un seul et même côté était pour moi la meilleure façon de supporter, ne serait-ce qu'en partie, la douleur. M'alimenter était devenu trop difficile et cela me faisait vomir immédiatement. Mon corps était tellement affaibli que me tenir debout ou marcher devenait un effort beaucoup trop important.

Afin d'éviter que je ne reste seule avec les enfants pendant que J.P travaillait, il m'emmena chez mes parents, ou je pouvais bénéficier d'une surveillance quotidienne, car mon état se dégradait de jour en jour. Les vomissements ne cessaient d'augmenter, accompagnés de diarrhée, de fortes douleurs abdominales, et de sueurs froides. Je ne parvenais plus à m'alimenter. Boire

un simple verre d'eau était un exploit, je n'avais plus aucune force. Ma mère, inquiète, tentait de me forcer à manger tout en me rappelant que j'étais enceinte et que le bébé ne pouvait pas rester des jours sans que je me nourrisse.

Le lendemain, mon petit frère, Alexis, m'accompagnait au laboratoire en voiture pour effectuer la prise de sang. Mon corps étant affaibli, je n'avais qu'une envie : Retrouver mon lit afin d'apaiser mes douleurs !

La journée passait lorsqu'une amie de longue date, Lindsay, qui est également ma sœur dans la foi, vint me rendre visite chez mes parents. Inquiète de mon silence, car je ne répondais ni aux appels ni aux messages, elle prit la décision de venir me voir directement pour évaluer la situation.

Parler au téléphone était devenu trop épuisant et éprouvant pour moi.

Sa visite m'avait fait beaucoup de bien. Elle m'encourageait à ne pas rester enfermé dans la chambre, à me lever, bouger, aller un peu au salon. Elle essayait de me changer les idées.

Il était 20 h 45 lorsque je reçus l'appel d'un numéro inconnu :
« *Madame K…*

- Oui ?

- Bonsoir c'est le médecin du laboratoire. Je vous contacte suite à la prise de sang faite ce jour.

- Oui, Bonsoir ! (D'un air très étonné)

- Où êtes-vous actuellement ? J'ai vos résultats sous les yeux, c'est incroyable, votre taux de CRP [14]est très élevé. Vous devez impérativement vous rendre aux urgences et leur communiquer le taux que je vais vous donner !

- D'accord, mais c'est à dire très élevé ?

- Vous êtes à 137.9 de CRP. Donnez ce résultat aux urgences, ils sauront quoi faire. Mais ne tardez pas !

- Très bien madame, je m'y rends toute de suite ! »

En raccrochant, je compris que la situation était bien plus grave qu'un repas mal digéré. C'était comme-ci cela avait déclenché quelque chose dans mon corps. Je me levai pour regagner ma chambre et m'allonger de nouveau. Ma tête se mit à tourner, je sentais à peine mes membres, je

[14] La protéine C réactive, ou CRP, est produite en cas de réaction inflammatoire du corps. Son taux permet au médecin d'identifier une inflammation.

tremblotais. J'avais du mal à me mouvoir, j'avais très froid, pâle, presque jaunâtre. Je perdais de plus en plus le contrôle de mon corps. Mes proches s'inquiétaient et se sentaient impuissants face à ma détresse.

Lindsay prit la décision de contacter les pompiers. Elle tomba une première fois sur un centre d'appel, puis fut transférée à un autre, et ce, à quatre reprises. Après trente minutes d'attente, le Samu nous confirma enfin qu'une ambulance était en route. Mais plus les minutes s'écoulaient, plus je sentais mon corps s'effacer. Alexis s'empressa de contacter J.P pour l'informer de l'arrivée des pompiers. À ce moment-là, je ne pouvais plus bouger.

Dès l'arrivée de l'ambulance, je vis sur le visage de l'ambulancier que mon état était assez préoccupant. Il se présenta à moi, me posa quelques questions sur mon identité et me demanda de lui décrire la douleur. Mais je ne pouvais répondre à ses questions, je chuchotais seulement que je ne pouvais ni me lever ni bouger. Plus le temps passait, plus je ressentais un froid glacial envahir mon corps. Lindsay et Alexis insistaient pour que je puisse rester éveillée, ma mère ne savait plus où se mettre face à la situation et ne comprenait pas comment mon état pouvait se dégrader aussi rapidement.

L'ambulancier m'informa qu'il allait essayer de me lever pour pouvoir me basculer sur la chaise

roulante. Mes larmes coulaient, car je sentais que je n'avais plus la force de me battre, même pas celle de garder les yeux ouverts. Lindsay expliqua la situation à l'ambulancier et lui communiqua les résultats annoncés par le laboratoire.

Il essaya de me soulever pour m'installer sur le siège, mais c'était impossible pour moi. Je criai et demandai à l'ambulancier de me laisser, car je n'y arriverai pas. Je n'avais plus la force de continuer à me battre face à cette douleur inexplicable. Il se mit à ma hauteur et me demanda d'utiliser la dernière force qu'il me restait pour m'asseoir sur la chaise roulante, en me rassurant qu'après cela, plus rien ne me serait demandé.

Il fallait que je puise en moi la dernière énergie possible pour accepter de me laisser manipuler et rester assise le temps d'arriver à l'ambulance. J'acceptai finalement. Il me prit, me souleva et me bascula sur le siège. Je sentis comme mon cœur lâcher, ma tête tomba en arrière et mon corps lâcha complètement.

Je fis comme un malaise et eus l'impression que ma vie s'était arrêtée pendant l'espace de trois minutes. Revenant à moi, je me mis à vomir de la bile. L'ambulancier comprit que la situation commençait à se dégrader et appela son collègue pour prévenir l'hôpital où j'étais suivie, afin d'obtenir une prise en charge immédiate dès

notre arrivée.

Conduite dans l'ambulance, j'entendais les ambulanciers transmettre les informations au médecin par téléphone. Ils indiquaient que j'étais en état de choc septique, avec une tachycardie, une tension artérielle très basse, et une CRP à 137. Ils informèrent également le médecin de notre arrivée imminente. Arrivée aux urgences, je retrouvai J.P déjà sur place. Sa présence me rassura.

Les ambulanciers terminèrent leurs transmissions au gynécologue présent et reprirent la route. Les infirmières rencontrées lors de mes derniers passages étaient présentes ce soir-là, elles contactèrent la cheffe de service en expliquant la situation du départ afin qu'elle puisse juger la situation.

En un claquement de doigts, une armée de médecin était autour de moi : chef de service, anesthésiste, gynécologues, sage-femmes, mais aussi des médecins de différents services.

Les résultats de la prise de sang leur ayant été communiqués, et voyant mon état, la cheffe gynécologue prit une décision et cria à l'équipe : *« On ouvre »*.

J'étais loin d'imaginer qu'on pouvait ouvrir mon ventre pour une intoxication alimentaire. Sous le choc et prise de douleur, je ne réalisais pas tout

ce qui était en train de se passer.

- *Madame, sachez que c'est une urgence. Malheureusement, votre bébé a 99% de chance d'y passer et il va falloir choisir entre vous garder ou garder votre bébé. Nous ne vous laissons pas le choix, ce sera vous.*

Elle se tourna vers J.P et ajouta :

- Monsieur, votre femme ne va pas bien du tout ! Vous risquez fortement de perdre votre bébé, mais là il est question de la vie de votre femme, donc on y va.

Pris au dépourvu, J.P ne savait plus où se mettre. Il resta bouche bée, comme figé par le choc. Je dis au gynécologue :

- Madame, s'il vous plaît, je vous en supplie, reportez l'opération, attendez encore un peu, donnez-moi du Doliprane, je vais me contenter de supporter la douleur.

- On ne peut plus attendre, c'est une question de vie ou de mort donc il faut que l'on parte maintenant.

Elle se tourna vers ses collègues et leur dit :

- Allez, on ouvre ! Ça fait trop longtemps que l'on attend !

En un instant, tout le matériel et l'équipe médicale étaient en place.

La blouse sur moi, direction le bloc opératoire.

Les médecins n'avaient aucune idée de ce qu'ils allaient découvrir…

CHAPITRE 6

LE BLOC

L'anesthésiste et l'infirmière anesthésiste me dirigeaient vers la salle d'opération pendant que le reste de l'équipe effectuait les dernières mises en place. De grands moyens avaient été déployés pour cette opération, et personne ne savait à quoi s'attendre.

Les évènements s'étaient enchaînés si vite qu'en partant sur le brancard, l'anesthésiste vit J.P sans voix me regarder partir, l'envie de le rassurer était présente, mais le temps nous était compté. L'infirmière courut vers J.P pour lui demander son numéro de téléphone et le rassura en lui disant qu'ils feraient tout pour que l'opération se déroule bien. J.P n'avait à peine eu le temps de réagir, ni même de poser une question. Il gardait en tête l'image de moi, souffrante, me dirigeant vers le bloc opératoire sans aucune autre indication. Il tentait de ne pas penser au pire et de tout remettre dans la prière, entre les mains de YHWH.

Pendant mon transfert, l'infirmière me rassura du mieux qu'elle pouvait, mais mes pensées

restaient fixées sur mon bébé.

Les questions se bousculaient dans ma tête : Vais-je me réveiller ? Si la mort m'emporte, qu'en deviendra mon bébé ? Mes enfants arriveront à supporter cette épreuve ? Que fera J.P ? Sera-t-il capable de faire face à cela et d'élever nos enfants sans moi ? Mes parents, ma famille, mes amis, les reverrai-je ?

Je n'avais même pas eu le temps de rassurer J.P ni de lui dire au revoir. Son visage inquiet me restait en mémoire.

Que fait-il en ce moment ? À quoi pense-t-il ? Quelle sera sa réaction ? Va-t-il garder la foi ?

Ces questions ne faisaient que me rendre plus anxieuse et triste. Je ne savais pas ce qui allait m'attendre, mais il fallait faire vite.

Ils ne le disaient pas, mais je les entendais parler. Ils étaient stressés, ils se rassuraient et s'encourageaient mutuellement. Cela m'angoissait d'autant plus que je ne comprenais pas comment j'en étais arrivé là.

On m'équipait pour entrer en zone stérile. J'angoissais tellement. Je passai par un sas où une autre équipe de médecins, accompagnée de l'anesthésiste, prit le relai. L'anesthésie générale a toujours été une grande peur pour moi.

On essayait de m'expliquer au mieux le déroulement de l'opération, du moins le minimum à savoir. Mes douleurs étaient tellement intenses que je me demandais ce que j'aurais pu avoir de plus si ce n'est la mort…

Nous rentrâmes au bloc. C'était une première pour moi, tout m'impressionnait. La salle était neutre, blanche, très grande, et j'avais aussi très froid. L'infirmière me demanda de penser à un souvenir joyeux pendant qu'elle m'administrait l'anesthésie. Je pensais à nos enfants, nos vacances …

À peine entré dans mes pensées, l'endormissement survint. L'opération pouvait enfin commencer.

L'opération finalisée, je revenais doucement à moi. Nous étions toujours au bloc. À travers mes yeux encore brouillés, j'apercevais les médecins qui s'égaillaient avec des cris de joie tout en se tapant dans les mains. Même si mes idées n'étaient pas complètement claires, je comprenais que tout s'était bien passé. Il était 6 heures du matin. L'opération avait duré près de 5 heures. Par la grâce de Yéhoshoua, j'étais toujours en vie, et c'était un énorme soulagement pour moi.

Transférée en salle de réveil, l'infirmière anesthésiste qui s'était occupée de moi demanda à entrer un court instant. Elle souhaitait

absolument me voir, le service lui accorda deux minutes.

Elle arriva toute tremblante et dit :

- Mon Dieu ! Je n'y crois pas. Vous êtes vraiment réveillée ? Je voulais le voir de mes propres yeux. Vous ne vous rendez pas compte de ce qui vous est arrivé. On a ouvert votre ventre, c'était une catastrophe ! Votre appendice avait complètement éclaté et nous avons dû nettoyer partout ; on a fait du mieux qu'on a pu, mais tout était collée je vous assure c'était incroyable. Vous êtes vraiment un miracle ! (Tout en mettant ses mains devant la bouche)

Avec la fatigue, aucune réaction ni aucun son ne sortait de ma bouche. Elle me dit au revoir en répétant que j'avais eu énormément de chance. Je ne saisis pas pleinement la portée de ses mots, étant encore sous les effets de l'anesthésie.

La salle de réveil contacta J.P pour le rassurer. Après avoir insisté toute la nuit pour avoir des nouvelles, un des médecins lui informa enfin que l'intervention était terminée et que mon numéro de chambre lui serait communiqué rapidement, dès que je sortirais du service.

Mes parents se montraient déjà impatients ; la nuit avait été particulièrement longue pour eux. Pour moi, c'était l'inverse. J'avais l'impression

que l'opération avait duré à peine deux heures, alors qu'en réalité, cela avait duré pratiquement toute une nuit.

Mon père s'empressait de me rejoindre à l'hôpital. Il trouva le service et supplia l'infirmière de lui permettre de me voir cinq minutes. Celle-ci refusa dans un premier temps, expliquant que les visites étaient strictement interdites dans ce service.

Face à l'insistance et au désarroi de mon père, qui craignait ne plus revoir sa fille, elle finit par céder.

Lorsque mon père posait son regard sur moi, il fondit littéralement en larmes. Debout face à moi, c'était la première fois que je le voyais manifester autant d'émotions. D'un regard, je le rassurai en silence et lui fis comprendre que tout irait bien. Il remercia de tout son cœur le Seigneur de m'avoir gardé en vie, m'embrassa et s'en alla.

Petit à petit, je commençais à retrouver des sensations, car l'anesthésie avait vraiment bien fait son effet. Je touchais mon ventre pour voir s'il avait toujours sa forme arrondie, si mon bébé était toujours là. Peut-être, pendant l'intervention, ils avaient pris la décision de me le retirer. En me palpant, je sentais qu'il était toujours à sa place. J'étais tellement soulagée. Je constatais aussi un changement au niveau

de mes douleurs abdominales. C'était à la fois agréable et étrange de ne plus ressentir cette souffrance que j'avais dû supporter.

Les heures défilaient, et je me trouvais toujours en salle de réveil. Je n'avais aucune horloge à proximité ni de téléphone, ce qui m'empêchait de me repérer dans le temps.

Quelques heures plus tard, on m'attribua une chambre. J'allais enfin pouvoir retrouver mon mari, mes enfants, ma famille. Étant sans mes effets personnels, je n'avais donc aucun moyen de contacter J.P, et je n'arrivais plus à me souvenir de son numéro de portable. C'était le trou noir total. Je commençais à paniquer, à angoisser et me mis à pleurer.

Une infirmière tentait de me rassurer du mieux qu'elle pouvait. Je profitai de l'occasion pour lui demander s'il était possible de contacter mon mari en utilisant son téléphone personnel. Elle me répondit que cela n'était pas possible et surtout contraire au règlement. Je persistai à demander ne serait-ce que deux minutes, qu'elle m'accorda, tout en précisant de le contacter en masquant son numéro. Elle fit en sorte que je me calme pour que je puisse réfléchir et tenter de me remémorer le numéro de J.P, mais je n'y parvenais toujours pas. Je me souvenais du numéro de Lindsay, que je contactai afin qu'elle demande à J.P de venir au plus vite. J'avais besoin de sa présence, qu'il puisse me rassurer et

me montrer qu'il restait fort.

J.P arriva enfin, je m'assurai que lui et les enfants allaient bien. Il me prit dans ses bras, me rassura et me rappela notre identité en Mashiah. Que notre confiance devait être centrée sur Elohim, et demeurer dans la prière malgré tout.

Plus tard, des médecins entraient dans la chambre avec un gynécologue muni d'un échographe. Ils commencèrent par m'expliquer l'intervention en détail, disant que les douleurs étaient dues à une péritonite appendiculaire, mon appendice avait éclaté. Ils ne s'attendaient pas à voir l'état dans lequel était l'intérieur de mon ventre, le pus s'était répandu partout, c'était très impressionnant. Ils m'informèrent que le nettoyage avait été fait au maximum, mais qu'il restait encore quelques résidus qui devraient se résorber avec le temps. Ils s'assurèrent que j'avais bien compris les enjeux de cette opération, et que c'était un acte lourd qui allait nécessiter un suivi.

Je n'avais qu'une envie : que l'on en vienne à l'échographie pour être rassurée que mon bébé était toujours en vie et se portait bien.

Les minutes semblaient interminables, nous finîmes enfin par entendre son petit cœur battre. Voir son corps bouger à l'écran, me rendit si heureuse. Les médecins étaient également surpris.

Le gynécologue m'informait que des contrôles réguliers seraient tout de même à faire.

Lorsque la nuit tomba, la fatigue et toute la pression accumulée pesaient sur moi, en plus des nombreux calmants administrés.

Je trouvais rapidement le sommeil.

CHAPITRE 7

POST OPÉRATOIRE

Nous étions au lendemain de l'opération, un nouveau jour se levait, et je réalisais avec soulagement que j'étais toujours en vie, Allélou-Yah ! Je me réveillais doucement, par la grâce de Yéhoshoua, et touchais de nouveau mon ventre pour m'assurer qu'il était toujours sous sa forme arrondie. Je me réjouissais de le sentir bouger à nouveau, et de savoir que mon fils était toujours avec moi, que nous avions surmonté cette épreuve ensemble.

J.P arriva avec mes affaires. Je pris mon portable et contactai mes proches pour donner des nouvelles. Malgré une nuit passée sous un profond sommeil, la fatigue ne s'était pas complètement dissipée, et mon corps restait encore endolori. Certes les douleurs n'étaient plus aussi intenses, mais une gêne abdominale persistait. Après l'opération, je supposais que cela était normal.

On m'avait administré de puissants antidouleurs ainsi qu'une grande quantité de médicaments. L'équipe médicale avait installé près de mon lit un appareil permettant de réguler les doses et les

mélanges dans ma perfusion. Une sonde gastrique m'avait été posée lors de l'opération, passant par mon nez jusqu'à mon estomac. Elle servait à aspirer le contenu de mon estomac pour qu'il reste vide, afin d'éviter toute complication. À chaque fois que j'avalais ma salive, je sentais ce tuyau entre mon nez et ma gorge, ce qui était extrêmement désagréable.

Dans la matinée les médecins vérifièrent l'activité cardiaque du bébé, qui était en pleine forme. Ils contrôlèrent également mon état et constatèrent que les résultats n'étaient pas aussi satisfaisants malgré l'opération. Ils attendaient de voir si, avec le temps, la situation s'améliorerait.

La fin de journée arriva, J.P rentra s'occuper des enfants. Je m'apprêtais à me coucher lorsque je sentis mon petit garçon bouger de façon inhabituelle dans mon ventre. Il s'agitait énormément et de plus en plus, comme s'il se débattait, comme si quelque chose le gênait.

Je me précipitai pour tirer la sonnette d'urgence afin qu'un soignant vienne me voir. Lorsque l'infirmière arriva, je lui demandai de contacter un médecin de toute urgence, car je sentais qu'il y avait quelque chose d'anormal avec mon fils. À ce moment-là, j'eus l'impression qu'elle n'avait pas saisi ma demande, car elle se positionnait de sorte à procéder tout de même à ma toilette. C'est alors que je remarquai des

écoulements sanguins vaginaux.

Je paniquai et demandai à l'infirmière de me confirmer si c'était bien du sang qui s'écoulait, ce qu'elle confirma. Je lui fis part de ma grossesse, et elle se figea le temps d'une minute puis repris la continuité de ses soins. Je lui demandai d'appeler un médecin pour une consultation d'urgence, et elle hocha la tête en acquiesçant.

Les minutes, les heures passaient, et je ressentais de plus en plus fortement que mon bébé ne se portait pas bien. C'était une sensation étrange que je n'avais jamais ressentie lors de mes précédentes grossesses. Soudain, je remarquai que les mouvements du bébé devenaient de plus en plus faibles, que ses gestes étaient de moins en moins prononcés comme s'il commençait à s'épuiser en force.

Peu de temps après, je ne sentais plus rien…

Je paniquais et priais pour que les médecins arrivent rapidement. Ce que je vivais était difficile à expliquer, mais j'eus l'impression de sentir son âme partir, comme si elle quittait mon corps.

Et là, je compris qu'il était trop tard…

Au milieu de la nuit, je tentai une nouvelle fois de sonner pour être auscultée, mais personne ne

vint. J'essayai également de contacter les urgences maternité avec mon téléphone pour leur expliquer la situation, mais aucun médecin ne se présenta… C'était comme s'ils savaient déjà que c'était peine perdue. Impuissante face à la situation, je fis tout ce que je pouvais pour m'endormir en attendant la consultation matinale.

Un nouveau jour se lève, nous sommes à quarante-huit heures de l'opération, et comme chaque matin durant mon hospitalisation, J.P était à mes côtés. Il m'aidait à passer le temps, à ne pas trop angoisser et à éviter de sombrer dans la dépression face à tout ce qui s'était passé.

Une nouvelle équipe médicale était présente pour effectuer mes soins et changer mes draps. Pendant que l'une s'activait au nettoyage, l'autre, une infirmière d'origine comorienne d'une cinquantaine d'années, s'occupait de moi.

Je l'interrogeai sur l'absence de médecin pendant la nuit et lui demandai si j'avais encore des saignements, ce qu'elle confirma.

Je lui fis part de ma grossesse et de mes inquiétudes par rapport à l'opération, car il y avait des risques pour le bébé. Si les saignements persistaient, je craignais une éventuelle fausse couche. Un peu gênée, elle me répondit qu'il était important de ne pas céder à la panique et de ne pas prendre les choses de manière négative.

Selon elle, les saignements n'indiquaient pas forcément la perte du bébé.

En partageant son témoignage, elle m'expliqua avoir connu trois fausses couches très tardives, mais que Dieu lui avait accordé six enfants par la suite. Bien qu'elle tentât de me rassurer avec toute sa bienveillance, je restais persuadée que quelque chose n'allait pas.

Toutefois, une bonne nouvelle m'était annoncée. Les infirmières m'informèrent qu'elles allaient me retirer la sonde gastrique. Quelle joie ! Je ne pouvais plus sentir ce tuyau dans ma gorge.

Une fois la sonde retirée, les médecins m'expliquèrent que je ne pourrais pas manger normalement de suite. Il me fallait d'abord boire de l'eau et uniquement de l'eau en très petite quantité.

Dans l'après-midi, les médecins arrivèrent enfin pour procéder à l'échographie quotidienne. Ils effectuèrent d'abord une série d'examens avant de passer à l'échographie.

Mon attente était à la hauteur de mon appréhension.

L'échographie se déroulait. Cinq, dix, peut-être, même quinze minutes s'écoulèrent dans un silence pesant.

Je n'entendais toujours rien : ni le cœur de l'enfant, ni même un commentaire de la part du médecin.

Alors, je demandai :
- Je n'entends pas d'activité cardiaque. S'il est mort, dites-le-moi !
- Effectivement, je ne vois plus de liquide amniotique. Hier, l'échographie n'était pas comme ça…
- Oui, donc il est mort ? Vous pouvez me le dire directement.
- C'est vrai que je ne vois pas d'activité cardiaque. Je vois avec ma supérieure pour qu'elle fasse quelques vérifications. J'aimerais aussi qu'on essaie avec un autre appareil plus performant. J'appelle ma cheffe et reviens vers vous.

Je voyais le visage de J.P se décomposer. Je ne savais plus si je devais pleurer, ressentir de la peine ou crier de douleur. Je l'avais pressenti qu'il y avait un problème, mais je ne l'avais pas partagé à J.P, mis à part les saignements, car au fond de moi, j'espérais encore.

L'échographie ne laissait aucune place au doute. Nous voyions clairement notre bébé immobile. L'écran était noir. Notre enfant était sans vie.

Je réalisais que tout était terminé et m'écroulai littéralement.

J'appelai mon grand frère, également dans la foi, pour lui annoncer cette terrible nouvelle. Entendant ma détresse, il essaya de me calmer du mieux qu'il pouvait. Lindsay, quant à elle, attendait des nouvelles par message. Je lui annonçai que tout était fini.

Je demandai aux médecins s'il était envisageable de m'épargner l'accouchement et trouver un autre moyen. Il m'affirma que j'allais devoir accoucher par voie basse, qu'il n'y avait pas d'autre alternative. Il précisa également que sa cheffe devait encore confirmer si le bébé était sans vie avant de poursuivre.

Sa cheffe accepta de me recevoir aussitôt. Les brancardiers arrivèrent pour nous emmener, J.P et moi. Nous savions déjà qu'il ne servait à rien de nourrir l'espoir au fait que notre fils soit toujours vivant.

La cheffe procéda à l'échographie avec une machine plus performante, qui vint confirmer ce que nous redoutions. Elle nous annonça le décès et expliqua que la poche des eaux s'était fissurée à cause de l'infection.

Sur le moment, j'étais complètement déboussolée et implorai le Seigneur de restaurer la vie de cet enfant, de le ressusciter si cela était dans Ses plans.

Après la confirmation du décès par la cheffe du service maternité, ils me placèrent dans un box en attendant mon transfert en salle de naissance.

J'informai mes frères et sœurs ainsi que mes parents de la triste nouvelle. Ma mère, ma sœur et Lindsay se rendirent sans tarder à l'hôpital pour nous soutenir.

J'étais complètement épuisée, vidée de toutes mes forces. Je n'avais ni bu ni mangé depuis des jours, et même bien avant l'opération, car je n'arrivais plus du tout à m'alimenter au point où ma langue était remplie de champignons.

J.P, avait lui aussi pris un coup. La lourdeur de mon opération, suivie de la perte de son fils, notre fils, l'avait beaucoup affecté. Même s'il ne laissait rien transparaître, je pouvais lire sur son visage que la situation l'affectait. Nos familles étaient tout autant dévastées, mais nous gardions tout de même confiance en Yahweh[15]. Malgré les nouvelles et les épreuves, notre seule solution demeurait en Lui.

Quelque temps après, l'anesthésiste arriva et nous expliqua en détail la procédure pour prétendre à la péridurale. L'explication me parut interminable. Ayant déjà accouché auparavant, je ne comprenais pas pourquoi l'on insistait autant sur

[15] Yéhoshoua : Jésus.

les détails. Une heure plus tard, après la création de mon dossier, j'étais claire et catégorique : je refusais de ressentir la moindre douleur. Il m'était inconcevable de devoir accoucher de mon fils décédé tout en endurant les souffrances de l'accouchement ! J'en avais fait un blocage.

Une fois le dossier clôturé, je fus immédiatement transférée en salle d'accouchement. Une sage-femme pédagogique, vint nous exposer les formalités administratives. Elle nous interrogea sur notre souhait d'organiser un enterrement, de donner un prénom, l'intégrer dans notre livret de famille, procéder à une autopsie, tout en prenant en compte notre ressenti, cherchant à savoir si nous tenions le coup sur le plan psychologique.

Nous décidions de ne rien faire de tout cela : ni enterrement, ni prénom, ni autopsie. Nous voulions simplement tourner la page, passer à autre chose. Une autre sage-femme se présenta ensuite pour procéder au déclenchement de l'accouchement, en m'expliquant les prochaines étapes médicales.

À force d'avoir été piquée à de multiples reprises pour mes bilans sanguins et perfusion, mes veines ne coopéraient plus. Les perfusions ne tenaient plus, mais il était impératif que je reste perfusée.

Une équipe médicale complète se mobilisa. L'un des membres de l'équipe tenta par tous les

moyens de me piquer à nouveau pour remettre la perfusion, allant même jusque dans mes pieds, mais aucune veine n'était prête à supporter une autre piqûre.

Après des heures d'efforts et de tentatives de divers membres du personnel de différents services, l'un d'eux réussit enfin à trouver une veine dans le cou. Une sonde urinaire avait été posée lors de l'opération, mais je ressentis soudainement le besoin d'uriner par mes propres moyens. Après avoir signalé cela à l'équipe médicale, la sage-femme retira la sonde et profita pour procéder au premier déclenchement. Il ne restait plus qu'à attendre que notre bébé sorte.

Un nouveau médecin se présenta et m'informa qu'il n'était finalement pas possible de me poser la péridurale en raison de l'infection trop importante. Cela aurait pu entraîner d'importante complication, notamment au niveau de la moelle épinière. Il préférait ne prendre aucun risque.

J'étais dévastée. Je ne cessais de me répéter à moi-même, à J.P, et surtout au médecin que je ne voulais absolument pas ressentir de douleurs en sachant que j'allais accoucher d'un bébé mort. Cependant, ils restaient catégoriques. J.P essayait de me soutenir du mieux qu'il pouvait. Il me rassurait, et ses mots m'apaisaient quelque peu, mais cela n'était pas suffisant pour me permettre

de supporter la nouvelle.

Sans vraiment comprendre ce qui m'arrivait, je me retrouvai subitement à déféquer de manière incontrôlable. Je ressentis un profond sentiment de honte envers moi-même… Déjà que j'étais dans l'incapacité d'uriner ou de faire mes besoins seule, j'étais lavée au lit, car je ne pouvais me lever et cette scène vint s'ajouter pour couronner le tout. Cependant, le personnel me rassurait et prit soin de moi avec une grande attention.

Je remercie vraiment le Seigneur, car l'équipe médicale a toujours fait preuve de bienveillance constante tout au long de mon hospitalisation. J'ai vraiment été entourée de médecins attentifs, bienveillants, et très à l'écoute.

Cela faisait déjà trois jours que je n'avais pas posé le pied à terre. Moi, qui avais toujours tout contrôlé, je me sentais terriblement impuissante. Ce sentiment d'incompréhension et de frustration montait en moi, me demandant comment j'avais pu perdre une telle autonomie.

Les médecins décidèrent de me reposer la sonde gastrique afin d'éviter tout chamboulement de mon transit et firent appel à une équipe spécialisée pour s'en charger.

Les heures défilaient, mais mon col ne s'ouvrait toujours pas. Malgré le déclenchement, j'étais

toujours à deux voire trois doigts. Nous étions au moins à plus de neuf heures de travail !

Le décès avait été déclaré à seize heures, et le lendemain matin, mon col n'était toujours qu'à peine ouvert à trois doigts. En début d'après-midi, voyant que le processus n'avançait pas, la sage-femme prit la décision à un second déclenchement en espérant accélérer le travail.

Après le deuxième déclenchement, l'équipe chargée de poser la sonde gastrique arriva. Le médecin demanda à J.P de quitter la salle afin de pouvoir procéder à l'installation de la sonde. Pendant la pose, je ressentis soudainement mon col s'ouvrir brusquement, suivi d'une poussée. Je compris alors que le moment de l'expulsion de mon bébé était arrivé. Je serrai les jambes, sentant que le bébé allait bientôt naitre. Je n'eus pas la force de dire un seul mot à l'équipe médicale présente, mais je savais que mon fils était bloqué entre mes jambes. Après maintenant vingt-quatre heures d'attente sous contractions, sans aucun soulagement possible, l'accouchement était enfin terminé.

L'installation de la sonde gastrique terminée, je repris mon souffle et demandai au médecin le plus proche d'appeler mon mari, afin qu'il puisse revenir en salle. Je ne voulais pas que notre fils naisse sans que J.P soit présent. Une des infirmières, ne reconnaissant pas bien son visage,

ne parvint pas à le trouver dans la salle d'attente. Mes jambes étaient serrées depuis dix longues minutes pour tenter de retenir le bébé entre mes jambes. Ne pouvant plus maintenir cette position, j'annonçai que quelque chose était sorti de moi. La sage-femme souleva le drap et constata que c'était bel et bien le bébé.

Elle prit un bac, y plaça le bébé, le couvrit immédiatement d'un drap blanc, puis l'emmena dans une autre pièce.

Une gynécologue entra dans la pièce et resta quelques instants afin d'être présente en cas de problème. Quelques minutes plus tard, constatant que le placenta ne sortait toujours pas, elle jugea que le temps était trop long, et décida de tenter de le récupérer avec sa main. Tout cela se fit sans péridurale…

Je hurlais de douleur, lui expliquant qu'il n'était plus possible pour moi de supporter cette situation. J'avais déjà enduré suffisamment et préférais attendre encore un peu que mon corps expulse le placenta de lui-même. Je ne voulais plus souffrir.

Mon mari entra enfin dans la pièce. La sage-femme demanda à le voir en privé et lui expliqua qu'il serait préférable que je ne vois pas le bébé, car son état physique n'était pas joli à voir.

Ils revinrent ensuite dans la salle, et la sage-femme, d'une voix douce me dit :« Je suis vraiment désolée, Madame, je sais que vous vouliez voir votre bébé, mais je ne vous conseille pas. Il a été pas mal atteint par l'infection donc son crâne est un peu déformé et il a les yeux ouverts. »

Je ne m'attendais pas du tout à cette nouvelle, et je ne savais pas comment réagir ni comment l'accepter. Je tournai mon regard vers J.P sans dire un mot. La sage-femme comprit qu'une discussion en privé était nécessaire. J'étais partagée entre le désir de voir son visage, ses petits pieds, ainsi que ses douces petites mains, pour lui dire adieu et la crainte de l'état dans lequel il se trouvait. Je demandai à J.P de s'y rendre d'abord auprès de lui pour évaluer la situation.

Il y alla et revint vers moi. Sans perdre de temps, je lui demandai un compte rendu. Il m'expliqua qu'il préférait également que je ne garde pas l'image de notre bébé dans cet état. Je restai bouche bée. Il m'embrassa sur le front et me conseilla de me reposer et prendre la nuit pour réfléchir.

Après des heures de nettoyage et d'explications fournies par les médecins, ils me transférèrent enfin dans une chambre, au service maternité. Bien que ce service ne fût pas du tout approprié à la nature de mes soins, ils souhaitaient me garantir

le maximum de confort, car le service dans lequel j'aurais dû être transférée ne pouvait pas être en mesure de m'offrir le même niveau d'attention, surtout après un accouchement aussi compliqué.

Le soir, je demandai à ce que J.P puisse dormir à mes côtés. Les sage-femmes acceptèrent sans hésiter et apportèrent un lit d'appoint.

Le lendemain de l'accouchement, mes résultats ne montraient toujours aucune amélioration. Les médecins décidèrent de changer de traitement antibiotique pour voir si cela provoquerait une amélioration. Ils essayèrent divers antibiotiques, notamment quelques-uns par voie orale tout en continuant à utiliser ma machine spéciale à perfusion.

Moralement, je ne ressentais pas encore de véritable choc émotionnel, et physiquement, la douleur semblait s'être atténuée. Le soutien constant de mes proches y contribuait surement, me permettant de garder un bon état d'esprit.

Cela faisait désormais cinq jours que je n'avais pas posé les pieds au sol. Je me sentais enfin prête à me lever, et l'envie de marcher revenait. J'appelai l'équipe soignante pour qu'elles m'aident à me rendre dans la salle de bain. Je désirais prendre une première vraie douche, sans être allongée et lavée par le personnel médical. Je prenais plaisir à pouvoir de nouveau m'occuper de

moi seule. Les médecins réintroduisirent progressivement les liquides, suivis d'aliments solides, mais très légers, afin de permettre à mon corps de réapprendre à digérer correctement. Ils procédaient avec précaution, prenant soin de ne pas surcharger mon système digestif encore affaibli par l'opération et les jours passés sans alimentation.

Une infirmière française vint tout de même superviser et m'assister lors de ce premier lever. Se tenant face à moi, elle me regarda avec insistance et me dit :

- *Vous savez que vous êtes un miracle de Dieu et que Dieu vous aime beaucoup ?*

Me demanda-t-elle d'un air surpris.

Je souris timidement et acquiesçai.

Elle insista à nouveau et me dit : « Vous ne comprenez pas à quel point ce que vous avez vécu est incroyable. Vous êtes vraiment un miracle. »

De mon côté, je n'avais pas encore pleinement mesuré l'ampleur de tout ce qui s'était passé. Les évènements avaient défilé si rapidement que j'avais l'impression d'être présente physiquement, mais ailleurs mentalement.

Quelques jours passèrent, mais les médecins ne

constataient toujours pas d'amélioration significative dans mes résultats. Au contraire, mon état semblait empirer. Le service maternité, où j'étais encore hospitalisée, commençait à trouver la situation de plus en plus difficile à supporter. L'équipe, affectée par mon état et par la quantité de médicaments à m'administrer, ainsi demanda à ce que je sois transférée au service viscéral [16], qui était initialement le service prévu de me prendre en charge.

C'est ainsi que je changeai donc de service et de chambre. On m'attribua la chambre 218, avec en prime une vue imprenable sur tout Paris et même sur la Tour Eiffel !

Arrivée dans la chambre, on tenta à nouveau de me lever, afin d'éviter que je ne perdre trop d'autonomie. Après une lourde opération, les médecins insistaient sur l'importance de remarcher le plus tôt possible, afin de prévenir d'une perte de mobilité et de ne pas laisser le temps au corps de se relâcher.

Malgré les efforts, il m'était impossible de me lever. Même m'asseoir devenait un véritable supplice. On essaya toutes les positions et postures possibles pour que je parvienne au moins à me redresser, mais rien ne fonctionnait.

[16] Le service de chirurgie viscérale est une spécialité médicale qui s'occupe principalement des interventions chirurgicales sur les organes internes de l'abdomen.

Les infirmières et aides-soignantes commencèrent à émettre quelques doutes quant à l'intensité de mes douleurs, car en général, une opération de ce genre n'a pas de répercussions aussi sévères.

Mais la douleur que je ressentais était bien réelle. Je sentais comme un énorme poids au niveau de mon ventre, si lourd qu'il m'empêchait de m'asseoir ou de me lever. Ce n'était plus la même douleur qu'auparavant, elle était différente cette fois-ci, plus intense, plus pesante. Mon corps refusait de se soulever, et mes jambes ne pouvaient plus me soutenir.

L'équipe décida de ne pas persister plus longtemps au vu de mes cris de douleur et proposa de réessayer le lendemain.

Le lendemain, toujours le même scénario. Le poids que je ressentais dans mon ventre semblait encore plus lourd que la veille. J'étais désespérée. Après l'opération et l'accouchement, je pensais en avoir fini, mais voilà qu'un autre problème venait s'ajouter à la liste.

Les infirmières et aides-soignantes commencèrent à comprendre que la situation était plus sérieuse qu'elles ne le pensaient. Elles me laissèrent me reposer et informèrent aussitôt les médecins.

CHAPITRE 8

UN NOUVEAU BLOC ?

Le lendemain, les médecins vinrent en chambre, comme chaque matin, pour faire le bilan, mais le problème restait inchangé. Bien que cette fois-ci qu'il y ait eu une légère baisse, la CRP demeurait encore trop élevée.

L'opération n'avait pas amélioré mon état. Ils ne comprenaient également pas l'origine de ses nouvelles douleurs abdominales, et décidèrent de laisser encore un peu de temps pour voir mon état sur les jours suivants. Malgré cela, ils m'autorisèrent la sortie au domicile, en précisant que je ne devais pas hésiter à me présenter aux urgences au moindre problème. Épuisée par la fatigue et la douleur, je n'avais même pas la force de leur expliquer ce que je ressentais réellement.

Dans l'après-midi, un des médecins passa dans le couloir et remarqua que j'étais toujours en chambre. Intrigué, il se renseigna auprès des infirmières, qui lui expliquèrent que je n'étais pas en mesure de me lever, ni de m'asseoir, ni de marcher. Elles insistèrent alors pour que je passe

un scanner afin de trouver la cause de ces symptômes.

Il ne comprenait pas du tout comment cela pouvait être possible. Il me laissa en observation pour la nuit, espérant voir la douleur partir dans la nuit.

Le lendemain, ils tentèrent encore une nouvelle fois de me lever, mais pour moi, c'était la tentative de trop. Exaspérée, je m'opposai au corps médical et haussai le ton, leur expliquant avec fermeté que je connaissais mon corps, que je n'exagérais en rien, et qu'il y avait réellement un problème. Ils m'entendaient enfin et décidèrent de passer un scanner afin de voir ce qui se passait.

Peu de temps après, les brancardiers vinrent me chercher pour m'emmener au service radiologie. Le trajet vers le scanner fut horrible. Chaque mouvement, même infime, déclenchait des douleurs insupportables. Je ne pouvais rien ressentir, ou rien ne pouvait m'effleurer.

Arrivée à la salle du scanner il fallut m'installer de mon lit à la table du scanner le moment était horrible ! Un supplice !

La douleur était encore plus forte qu'avant l'opération.

Les résultats tombèrent. Le scanner révéla

plusieurs abcès de taille assez conséquente localisés dans l'abdomen, ce qui était la cause de mes douleurs.

Il fallait opérer de nouveau. Lors de l'annonce, je versai toutes les larmes de mon corps. Je savais que si je repassais au bloc, j'allais y rester. Je n'avais vraiment plus aucune force pour subir une nouvelle opération. Je le ressentais vraiment. Je suppliai le Seigneur de toutes mes forces qu'IL ne permette pas à ce qu'une nouvelle opération sous anesthésie générale soit programmée et les suppliai également pour qu'il n'y ait pas d'opération et afin qu'une alternative soit trouvée.

Mes larmes étaient tellement présentes, j'avais tellement insisté sur le fait que je ne pouvais pas subir une nouvelle opération, et ce non pas par peur ou crainte, mais par fatigue extrême et pressentiment de mort, que le Seigneur toucha le cœur des médecins. Ils virent et ressentir vraiment par mon désarroi qu'une nouvelle opération pourrait être compliqué pour moi.

Ils organisèrent une réunion d'urgence pour trouver une alternative même si l'opération était la solution la plus simple et rapide.

Après quelques heures de concertation, les médecins revinrent vers moi et m'informèrent qu'ils avaient trouvé une alternative…

Ouf ! Merci Seigneur ! Mon cœur était nettement plus apaisé ! Ils me proposèrent d'opérer par anesthésie locale en faisant une petite incision accompagnée d'un appareil à échographie afin de vérifier tout le long de la localisation des abcès et ainsi voir s'ils le diminuaient par aspiration par le moyen d'une aiguille.

Pour les besoins de l'opération, ils demandèrent à mon mari de sortir afin de rendre la chambre stérile et éviter aussi qu'il ne soit choqué par les différents actes qui se dérouleront.

Avant de partir, mon mari m'encouragea comme à son habitude et remit le moment entre les mains de Yahweh. Pendant ce temps, les médecins quittèrent la chambre et revinrent avec tout le matériel nécessaire. Le professeur du service entra et se présenta. C'était un homme d'un âge très avancé, qui donnait au premier abord une impression de froideur. À ma grande surprise, il me rassura tout au long de l'opération, me permettant de rester concentrée sur autre chose que l'intervention elle-même.

Chaque acte posé se faisait sous la supervision du Professeur - Chef de service donc très qualifié. J'étais tellement soulagée !

Une fois l'anesthésie locale posée, l'opération commença sans tarder. Tout cela dura à environ deux heures. Ils s'appliquèrent à retirer le pus à

l'aide d'une pipette qui portait une aiguille au bout. Cela semblait être un travail éprouvant. Je les voyais transpirer, ressentir des crampes aux mains, et se relayer plusieurs fois pour réussir à extraire le maximum de pus.

Ils transvasaient ensuite le contenu dans un récipient afin de le quantifier. L'acte était si intense qu'ils finirent même par retirer leur blouse pour limiter la transpiration.

Que le Seigneur bénisse les médecins pour leur dévouement !

À la fin de l'intervention, le médecin utilisa l'échographe pour vérifier s'il restait encore des abcès. Quelques-uns étaient encore présents, mais difficilement accessibles.

Par curiosité mon regard se posa sur le récipient où ils avaient transvasé le pus retiré de mon ventre. Je vis le pot bien rempli ! Pour les abcès restants, ils décidèrent de me prescrire de nouveaux antibiotiques afin de tenter de les résorber.

Sans même me lever, je ressentais un soulagement immense. C'était comme si j'avais perdu plusieurs kilos, mon ventre me paraissait léger. Mon visage avait complètement changé, j'étais moins crispée, les médecins l'avaient également remarqué. J.P, de son côté, était soulagé et heureux de me voir enfin libérée de

cette douleur.

Je ressentais enfin un soulagement, mais une immense fatigue m'envahissait après avoir traversé ces montagnes russes émotionnelles et subi l'intervention. Je pensais avoir franchi la dernière étape, que tout cela était derrière moi, et que j'allais enfin pouvoir me reposer, et retrouver ma vie de couple et de famille. A ce moment-là, il y avait le départ définitif de mon grand frère au pays, et j'espérais passer un peu de temps avec lui, ma belle-sœur, dire au revoir à mes bébés (ses enfants) une dernière fois. Mais il me fallait encore un temps d'observation, prolonger mon séjour dans ma suite n°218.

Malgré tout, je bénissais et bénis encore le Seigneur, car j'étais sortie d'une situation critique, et l'opération avait pu se dérouler de manière locale.

Le temps me semblait de plus en plus long. L'opération avait eu lieu le trente et un août, et les jours du mois de septembre défilaient sous mes yeux, sans aucune visu sur une éventuelle sortie définitive. Je n'avais pas pu assister à la rentrée des enfants ni aux réunions parents professeur. Je restais cloîtré dans ma chambre, sans réelle amélioration, ce qui était inhabituel pour une appendicite. J'entendais les entrées et sorties quotidiennes et reconnaissais les patients à leurs voix. Les hospitalisations ne duraient

généralement que deux à trois jours.

Je commençais à m'installer dans une routine : les horaires des passages des médecins et des infirmières, les repas, les tentatives de marche, le changement de draps. Chaque soir, je m'endormais avec ma playlist d'adoration à rallonge pour qu'elle puisse m'accompagner toute la nuit. Après avoir lu quelques versets, entendre ces douces mélodies m'apportait du réconfort. C'était ma façon d'entretenir ma relation avec mon Roi Yéhoshoua, et de ne pas ressentir la lourde atmosphère de l'hôpital.

Les médecins espéraient qu'après avoir identifié la cause de mon mal-être, une fois les abcès ôtés, mes résultats sanguins seraient concluants. Après l'intervention, la prise de sang avait révélé une légère amélioration, ce qui était tout de même une petite victoire, même si ce n'était pas le résultat attendu. Nous avions tout de même descendu la barre des 100, précisément une CRP à 91.

Je parvenais encore difficilement à tenir debout. Je devais être aidée d'un déambulateur pour me déplacer. Ils décidèrent d'ajouter quarante-huit heures d'observation supplémentaires, ce qui me peinait, car j'espérais vraiment sortir et retrouver mon cocon familial.

Les murs de cette chambre, l'atmosphère anxiogène, le manque de ma famille, de mes enfants… j'avais le besoin urgent de retrouver un environnement sain et familier.

J'avais le sentiment que les médecins, et plus largement l'équipe médicale, s'étaient particulièrement attachés à moi, faisant de mon cas une situation clinique dont chacun s'était saisi personnellement.

Durant ce temps d'observation, je me remémorais tout ce par quoi j'étais passée. J'aperçus sur la petite table près de mon lit le certificat de décès de mon fils, et je me mis à pleurer puis le déchira.

Plusieurs émotions contraires me traversaient ; l'amertume, la colère et la reconnaissance. Je parlais au Seigneur, lui exprimant mon désarroi et mes incompréhensions ; mais je réalisais aussi que c'était une grâce infinie d'avoir bénéficié d'un tel accompagnement et soutien.

Un des médecins entra dans ma chambre et remarqua que ça n'allait pas, notamment les papiers du bébé que j'avais déchirés au préalable. Je m'étais montrée forte depuis le début, n'ayant dévoilé aucun signe de faiblesse, mis à part quelques larmes lors de l'annonce du décès. Les nouvelles s'enchaînaient chaque jour, et je n'avais, à vrai dire, pas eu le temps de réaliser pleinement ce qui m'était tombé sur la tête.

Il vint s'asseoir au pied du lit et me parla à cœur ouvert. D'une voix douce et réconfortante, il me réexpliqua dans les moindres détails le déroulement des évènements depuis mon arrivée, l'opération, l'accouchement, et tout ce qui avait pu se passer d'un point de vue médical. Pour lui, il était essentiel que je comprenne la situation sous cet angle afin de réaliser à quel point elle était complexe et que mon bébé eût peu de chances de survivre face à tout cela. Il me proposa de consulter un psychiatre afin d'échanger et obtenir des médicaments contre l'anxiété.

Je n'étais pas favorable à l'idée de consulter un psychiatre et je trouvais que j'avais assez de médicaments administrés. Mais il insista vraiment. Le psychiatre arriva dans l'après-midi, un des médecins était déjà présent. Je n'ai pas les mots pour décrire notre entretien, mais il était assez spécial. Je me rendis compte qu'en tant que patiente, j'avais largement plus à offrir au psychiatre qu'à l'inverse. Les problèmes étaient visibles sur son visage.

L'entretien ne dura pas longtemps, car je n'avais pas réellement grand-chose à exposer ni l'envie de le faire. Elle me prescrit une ordonnance de tranquillisants avant de partir, en me rappelant qu'elle restait disponible si je changeais d'avis.

Les jours d'observation passés, le retour au domicile était enfin arrivé. Les médecins insistèrent sur le fait de ne pas hésiter à revenir à la moindre douleur ou sensation inhabituelle. Ils étaient conscients que, depuis la première opération, il n'y avait eu aucun changement concret.

Ils m'avaient prescrit une longue liste de médicaments (entre huit et dix comprimés à prendre trois fois par jour) ainsi que la visite quotidienne d'un infirmier pour effectuer mes prises de sang. C'était la condition nécessaire pour pouvoir être auprès de ma famille, ce que j'acceptais volontiers !

CHAPITRE 9

LA RECHUTE

De retour à la maison, j'étais toute contente rien qu'à l'idée de retrouver l'odeur familière de chez moi. Deux jours plus tard, un infirmier vint, comme prescrit dans mes conditions de sortie, pour effectuer les prises de sang toutes les quarante-huit heures. Ce même jour, mes parents vinrent me rendre visite. Ils étaient si heureux de me voir dans un cadre extérieur à l'hôpital. Même si je paraissais physiquement malade et très épuisée, c'était tout de même une joie pour eux que je sois près d'eux.

Ma mère remarqua une certaine pâleur sur mon visage ainsi que mon état de fatigue anormal. Je mis cela sur le coup de l'opération et du fait d'avoir été alitée sans vraiment faire d'efforts physiques pendant plusieurs jours d'affilée.

Dans la soirée, le laboratoire me contacta pour m'informer que mon taux de plaquettes avait chuté par rapport aux précédents examens. On me pressa de contacter mon chirurgien pour lui transmettre les résultats. Ça n'avait pas loupé…

Le chirurgien me demanda de revenir, pour subir une transfusion sanguine.

La situation me rappelait étrangement comment tout cela avait commencé, et je craignais de devoir retourner dans la chambre 218 pour de nombreux jours. Je voyais l'inquiétude sur les visages de mes parents. De mon côté, je comprenais enfin pourquoi je ressentais cette extrême fatigue.

La marche était toujours très difficile, je devais m'aider de béquilles. Nous nous dirigions vers l'hôpital, m'installer dans la voiture fut un véritable supplice. Malgré la conduite prudente de J.P, la moindre secousse réveillait mes douleurs.

Aux urgences, les chirurgiens avaient déjà signalé mon arrivée à l'accueil, ce qui m'évita d'attendre en salle d'attente. Sans surprise, je fus installée dans la chambre 218. La seule chose que je ne pouvais lui reprocher, c'était sa magnifique vue sur Paris !

Avant de monter en chambre, une infirmière des urgences vint me poser une perfusion et refaire quelques prises de sang. Comme à chaque fois, la difficulté était de trouver une veine viable, et cela devenait un moment stressant pour les infirmiers.

Mon chirurgien passa me voir et dit avec un sourire :*« Au lieu d'une poche de sang, nous*

allons vous en mettre deux pour vous donner un bon coup de boost ! »

Effectivement, après l'ajout des deux poches de sang, je me sentais beaucoup moins fatiguée. J'avais l'impression d'avoir retrouvé un peu plus de force et d'être moins essoufflée à l'effort. Le lendemain, les médecins nous informèrent que mes résultats sanguins s'étaient améliorés, et que mon taux d'infection avait encore baissé. C'était une nouvelle victoire ! Ils me gardèrent deux jours supplémentaires en observation. Une fois ce temps d'observation passé, je rentrai à la maison.

Malgré toutes ces épreuves, nous réalisions à quel point le Seigneur nous avait accordé sa grâce. Les allers-retours à l'hôpital avaient été intenses, et la séparation avec ma famille difficile. Notre petite fille, du haut de ses un an, ne me permettait plus de m'occuper d'elle, ni que je dorme à ses côtés ni aux côtés de son père. Elle cherchait constamment refuge dans les bras de J.P, alors qu'il n'en était pas ainsi avant mon hospitalisation, lorsque j'avais encore le privilège de l'allaiter. Elle avait en quelque sorte formé une bulle émotionnelle entre son père et elle, ce qui m'attristait profondément.

Les jours passaient et je commençais à ressentir le contre-coup des opérations et de l'accouchement. Je restais allongée autant que je le pouvais, mais J.P ayant repris le travail, je devais faire l'effort

d'accompagner notre fille chez son assistante maternelle, avec l'aide de son grand frère.

Je m'aidais de béquilles pour marcher, mais je ne parvenais pas à me tenir droite à cause des douleurs abdominales. Je devais marcher de manière courbée, avançant très lentement, pas à pas, chaque mouvement étant une épreuve. L'aide de mon fils aîné m'était très précieuse, et chaque matin, nous allions ensemble déposer sa petite sœur.

Certains matins, la douleur devenait si forte que je ne pouvais pas me lever à temps. Lorsque mon fils était déjà parti pour l'école, je devais accompagner ma fille seule. Heureusement, elle marchait déjà. Malgré les cent-trente mètres qui nous séparaient de son assistante maternelle, ce trajet était un parcours interminable. Parfois, j'avais l'impression que je pouvais m'effondrer à tout moment. En sueur, le visage pâle, j'arrivais tant bien que mal à destination.

Lorsque l'assistante maternelle ouvrait la porte et qu'elle me voyait, elle me proposait de m'asseoir avant de reprendre la route. Ce que je déclinais poliment. Je n'avais qu'une envie : rentrer me blottir dans mon lit et ne plus en sortir. Je craignais qu'en acceptant sa proposition, je n'aie plus la force de repartir.

Alors que nous pensions être en train de remonter la pente, des douleurs de plus en plus vives commencèrent à se manifester, et mon état nous inquiétait. Après quelques jours à supporter la douleur, mon état de santé devint de nouveau instable. De violentes douleurs accompagnées de vomissements et diarrhée se déclenchèrent. J'avais même l'impression que mon appendice s'était reconstruit ; je m'imaginais qu'elle avait repoussé et éclaté à nouveau. J.P me conduisit sans plus tarder aux urgences.

Nous avions demandé à voir un de mes médecins référents, mais la sécurité demanda à J.P de patienter à l'extérieur, car les accompagnants n'étaient pas autorisés. Je faisais face à une équipe inconnue, qui ne connaissait pas ma situation. Les douleurs devenaient insupportables, et je stressais à l'idée d'une nouvelle infection.

On me fit des examens sanguins supplémentaires, puis après des heures d'attente, une palpation abdominale. Il m'était impossible de continuer ; je me mis à pleurer et à gémir de douleur. C'est en consultant mon dossier médical que la médecin comprît ma détresse et demanda un scanner.

Je retournai en salle d'attente en attendant le brancardier. La seule position la plus confortable pour moi était d'être allongée. Je trouvai un lit dans le couloir et m'y allongeai, espérant soulager un peu mes douleurs. Je m'assoupis légèrement en

attendant mon passage au scanner. Peu après, un brancardier vint me chercher. J'appréhendais énormément cet examen.

Le passage au scanner révéla que tout était normal, qu'il n'y avait aucune raison médicale expliquant mon état. Ce fut un véritable coup de massue. Cela signifiait qu'il n'y aurait pas de solution immédiate à mes douleurs. J'étais désemparée. Mes larmes coulaient donc sans aucune raison ? Mes souffrances étaient-elles imaginaires ?

J.P préféra que je passe la nuit chez mes parents, étant donné qu'il devait reprendre le travail le lendemain. La nuit s'écoula, et j'arrivai à trouver un peu de sommeil. Mais vingt-quatre heures plus tard, la douleur devint non seulement intense, mais également incontrôlable.

Ne pouvant plus tenir, j'appelai Alexis, pour m'emmener le plus rapidement possible à l'hôpital. J'avais besoin d'un médecin en urgence. Chaque pas que je faisais me faisait pleurer de douleur. Le trajet en voiture fut un véritable calvaire. Alexis était paniqué par mon état. Je lui demandai de me déposer aux urgences maternité, sachant que le personnel serait mieux à même de m'accueillir, car mon dossier était connu par la plupart. J'informai également J.P afin qu'il puisse me rejoindre dès que possible.

À mon arrivée, les infirmières comprirent

immédiatement la gravité de la situation et m'installèrent aussitôt dans un box. Elles firent preuve d'une grande compassion, m'encourageant et partageant ma peine. Les chirurgiens furent informés en parallèle de ma venue. Ils ne comprenaient toujours pas ce qui me causait autant de douleurs et décidèrent de contacter le professeur, chef du service viscéral. Le scanner réalisé la veille montrait des résultats normaux, aucune anomalie n'était visible, ce qui plongeait tout le monde dans une incompréhension totale.

Un brancardier vint me transférer dans une chambre, et même si je m'attendais à retrouver la 218, où j'avais passé plus d'un mois, une autre chambre m'avait été attribuée. Elle ne possédait pas tous les avantages visuels de mon ancienne chambre. Allongée sur le lit, recroquevillée sur moi-même, une injection de morphine m'est donnée pour me soulager, mais elle n'eut aucun effet sur mes douleurs.

J.P arriva peu après, suivi de mon père et de mon deuxième grand frère, qui avait fait le déplacement avec son fils pour comprendre pourquoi ma guérison se faisait autant attendre. L'atmosphère devint tendue. L'incompréhension et les questionnements sur la prise en charge s'installèrent auprès de ma famille. Mon père, révolté de me voir dans cet état, ne cachait plus son mécontentement. Mon grand frère demanda immédiatement à voir les médecins pour obtenir

des explications claires sur mon état. Malgré les nombreux jours d'hospitalisation, les traitements administrés et les deux opérations, ma guérison semblait toujours hors de portée, et cela alimentait la frustration et l'inquiétude de tous.

Les médecins, démunis face à la colère et aux interrogations de ma famille, demandèrent au chef de service d'intervenir pour apporter son soutien. Le professeur arriva et tenta d'expliquer la situation à ma famille. Selon le scanner effectué la veille aux urgences, rien d'anormal n'était détecté, et cela ne permettait donc pas de justifier les douleurs que je ressentais. Il se tourna vers moi, me vit et m'assura qu'il ferait tout son possible pour m'apporter une solution et surtout soulager mes souffrances. La tension était palpable dans la pièce.

Mon frère et J.P proposèrent aux médecins de refaire un scanner, mais ils se montrèrent réticents. En effet, j'avais déjà subi de nombreux scanners en peu de temps, l'exposition à la radioactivité ainsi que le produit de contraste utilisé lors de l'examen représentaient un risque supplémentaire pour ma santé.

Je regardais autour de moi et vis mon neveu choqué, les yeux pleins d'inquiétudes, au bord des larmes face à mon état. Il peinait à me reconnaitre : moi qui étais toujours active, bavarde, je me retrouvais complètement à terre. J'avais l'impression d'être à bout de force, comme

si je posais mon dernier regard sur eux.

Je voyais le professeur se gratter la tête, signe d'une réflexion profonde, et cette image renforçait en moi l'idée que tout était fini. Il s'approcha de moi et me promit de trouver une solution pour m'aider. Je n'avais plus la force de prononcer un mot. Je chuchotai au professeur que je n'avais plus la force de me battre, qu'il pouvait me laisser partir. Nous avions tout tenté, et je ne voyais plus de solution. J'eus une pensée pour mes enfants, me demandant si le Seigneur avait prévu un autre chemin pour moi. J'avais le sentiment que Yéhoshoua m'avait abandonné, qu'IL ne voulait plus de moi.

Touché par mes paroles, le professeur partit, promettant de revenir après s'être concerté avec ses collègues. Mon père et mon frère suggérèrent un transfert dans un autre hôpital. Mais je leur fis comprendre que je n'avais plus la force pour supporter un tel changement, et que je n'étais pas favorable à cette idée.

Une infirmière entra pour m'administrer un nouvel antidouleur, en plus de la morphine, dans l'espoir de calmer mes souffrances. Quelques minutes plus tard, J.P se précipita vers les médecins, surpris par la chute soudaine de mon état. Pour moi, la solution la plus évidente était la mort.

Les médecins revinrent finalement et acceptèrent

de faire un nouveau scanner, bien que sceptiques. Ils pensaient que les images ne montreraient rien de différent de celles de la veille.

Là encore, le chemin vers la salle de scanner me semblait interminable. Chaque secousse, chaque souffle de vent frôlant ma peau étaient une souffrance. Il fallait passer du lit à la table du scanner, et c'était là que mes dernières forces étaient mises à l'épreuve. On utilisa des draps pour me basculer de la manière la plus immobile possible. Je hurlai de douleur, mes larmes ne cessaient de couler.

Le personnel me pria de me mettre en position allongée sur le dos, les bras levés vers le haut. Or, la seule position confortable et supportable pour moi était lorsque j'étais recroquevillée sur moi-même. Je subissais, sans comprendre pourquoi ni comment.

L'équipe médicale se montra très compréhensive. Voyant ma douleur, ils firent tout leur possible pour ne pas prolonger ce moment désagréable. Une fois le scanner terminé, je retournai en chambre. Je vis J.P, inquiet, ne tenant pas en place, attendant avec impatience le retour des médecins. Enfin, de retour, le verdict tomba. Il s'agissait d'une occlusion intestinale. Les médecins nous expliquèrent qu'en raison des nombreuses cicatrices à l'intérieur de mon ventre, dues à l'opération, une partie de mes intestins était obstruée.

Tous furent très étonnés par les résultats du scanner, ils ne comprenaient pas comment, entre la veille et le lendemain, les images pouvaient être aussi différentes, tout en sachant que les douleurs étaient présentes depuis un moment déjà. Les médecins organisèrent une réunion d'urgence, où deux solutions étaient envisagées : une nouvelle opération ou la pose d'une sonde gastrique. Ils me proposèrent finalement la pose de la sonde dans un premier temps et voir si cela allait régler la situation.

J'étais heureuse d'échapper à une nouvelle intervention chirurgicale, d'autant qu'ils ne voulaient pas prendre ce risque en raison de mon état de faiblesse. Cela me convenait très bien, malgré les inconvénients que la sonde possédait. Ils prévoyaient une période d'observation de quarante-huit heures pour voir si mon état s'améliorerait.

Les deux jours passèrent, mais aucune nouvelle ne vint concernant le retrait de cette sonde, aussi désagréable qu'irritante. Malgré cela, je me sentais mieux, je n'avais plus de douleur. J'étais tout de même un peu déçue, car j'avais commencé à réintroduire doucement l'alimentation, mais avec la sonde, il fallait tout recommencer à zéro.

Sans nouvelles des médecins, j'appuyai sur la sonnette d'urgence pour qu'ils envoient une personne répondre à mes questions sur la dépose de la sonde. Ils m'informèrent qu'un jour

supplémentaire était nécessaire. J'étais tellement contrariée, mais il n'y avait plus qu'un jour à tenir…

Le lendemain, je reposai la question, on me donna la même réponse : un jour de plus est encore nécessaire. C'était de trop pour moi. Je décidai de me fermer complètement, de ne plus parler, ni à ma famille, ni aux médecins. Même J.P tenta de me raisonner par téléphone depuis son travail, mais je refusais de répondre. Tout ce que je voulais, c'était rentrer chez moi et que l'on me retire cette sonde qui me gênait fortement.

Une femme médecin vint me voir en aparté pour tenter de me raisonner. Elle m'expliqua que la sonde devait rester encore un peu pour aspirer le maximum de contenu dans mon estomac. Ils espéraient éviter l'opération en donnant à mes intestins le temps de se remettre en place, mais je n'étais plus disposée à écouter quoi que ce soit. Je n'arrivais plus à émettre aucun son de ma bouche. J'étais tellement épuisée psychologiquement que je ne parvenais plus à prendre du recul.

Mon père, les larmes aux yeux me suppliait de leur répondre, ne serait-ce qu'un mot. Il me parlait avec des mots doux pour essayer de m'apaiser. J'étais peinée de leur faire du mal, mais j'étais trop épuisée pour réussir à faire la part des choses. Chaque soir, je continuais à lire ma bible, pour me fortifier en demandant au Seigneur s'il m'entendait encore, si je faisais toujours partie de

son Royaume.

Voilà cinq jours que j'étais toujours avec cette sonde. Je demandai à ce que je puisse boire au moins un fond d'eau, bien que je sache que la sonde aspirerait tout dans la seconde même, mais j'avais tellement soif qu'on me l'accorda. Ces cinq jours alités m'avaient fait perdre pas mal d'autonomie. Mais la bonne nouvelle était qu'elle allait enfin m'être retirée. J'étais tellement soulagée, même si mon séjour à l'hôpital n'était pas terminé. Il fallait s'assurer que l'occlusion soit complètement résorbée, et que je puisse marcher à nouveau, même si chaque pas était un défi, car je devais tout réapprendre.

Lorsque je recevais de la visite, je profitais de leur présence pour les accompagner jusqu'à la cafétéria. Une fois de retour dans ma chambre, j'étais épuisée. Les efforts physiques étaient encore si épuisants que je m'endormais jusqu'au soir.

Quelques jours plus tard, une rechute survint. Je ne me sentais à nouveau pas bien et commençai à avoir des vomissements. Je ne comprenais plus ce qui se passait, j'avais l'impression que c'était interminable. Un infirmier passa pour changer mes perfusions et, en voyant mon visage, il comprit que je n'étais pas en forme. Il s'assit au bord de mon lit et me demanda si j'étais croyante. Je lui répondis que oui, et il insista sur l'importance de faire confiance à Dieu, ajoutant

que je devais déjà me projeter sur ma guérison.

Les jours suivants, je commençai doucement à aller mieux. De quarante-huit heures d'observation, mon séjour s'allongea à un peu plus d'une semaine, mais on m'annonça enfin que je pouvais rentrer à la maison.

CHAPITRE 10

LA GUÉRISON

Quelques jours avant ma dernière hospitalisation, nous nous étions rendus J.P et moi à un programme de réveil un samedi. J'espérais vraiment que le Seigneur me fasse du bien. Il était devenu mon seul appui. Cependant, rester assise me fatiguait énormément, alors nous n'avons pas pu rester longtemps. J'ai demandé à J.P de partir bien avant la fin du programme.

Mon séjour à l'hôpital terminé, je rentrai à la maison. Un autre programme de réveil était prévu. Lindsay proposa de m'y emmener. J'appréhendais un peu. Je ne savais pas si je tiendrais tout le programme et si je rentrerais guérie ou dans l'état où j'étais arrivée.

Le programme touchait à sa fin. Le Seigneur nous avait vraiment bénis à travers sa Parole. J'espérais que Yéhoshoua se manifesterait à moi de là où j'étais assise, qu'il me délivrerait. J'avais déjà tout imaginé dans ma tête, mais le déroulé du programme ne s'était pas du tout passé comme je l'avais envisagé. J'étais un peu attristée de ne pas

avoir été délivrée. Je ne me sentais pas légitime pour me lever et demander la prière. J'avais l'impression que les autres frères et sœurs présents portaient de plus lourds fardeaux que le mien, alors je préférais ne pas me lever.

Lindsay, assise à côté de moi, se pencha vers mon oreille et m'encouragea fortement à me lever pour demander la prière. Mon cœur bouillonnait d'émotions contradictoires, partagée entre le sentiment de ne peut-être pas mériter cette guérison.

Connaissant ma sensibilité, Lindsay joua de cela en me pinçant sur les jambes pour m'inciter à agir. Elle insista en affirmant que nous n'avions pas parcouru tous ces kilomètres pour que je reparte comme j'étais arrivée. Voyant que je ne me levai toujours pas, elle me pinça encore plus fort ! Je bondis de ma chaise et demandai à récupérer mes béquilles afin de pouvoir marcher jusqu'au-devant où il y avait le serviteur du Seigneur.

Une fois devant lui, voyant mes béquilles, il me demanda ce qu'il s'était passé. J'exposai ma situation du début jusqu'à ce jour. Il demanda à toute l'assemblée, toutes les personnes présentes ce jour-là, de prier ensemble pour que le Seigneur Yéhoshoua puisse me guérir.

Les frères et sœurs présents commencèrent à prier

pour moi au nom de Yéhoshoua, afin que je sois libérée. Tout à coup, je ressentis comme un gros poids quitter mon corps. C'était une sensation impressionnante que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Sous le choc, je m'effondrai en larmes.

Jésus Christ de Nazareth, Yéhoshoua Ha Mashiah m'avait guérie, je le sentais.

Des sœurs vinrent m'aider à me relever. Reprenant mes esprits, je réalisai que je ne ressentais plus aucune douleur ! J'eus l'impression de rêver ; ma guérison avait été INSTANTANÉE.

Je marchais de façon droite sans aucun effort, je n'étais plus courbée ! Je dansais, et laissais éclater ma joie avec toute l'assemblée. Quelle allégresse ! Mes béquilles étaient devenues inutiles ! Nous célébrions la gloire d'Elohim et le remercions profondément.

Je testais plusieurs mouvements pour vérifier si ma guérison était réelle ou si j'étais en plein rêve.

Sur le chemin du retour avec Lindsay, j'envoyais un SMS à J.P souhaitant lui faire la surprise.

Arrivée devant chez moi, je regardais les escaliers qui m'avaient tant fait souffrir… Là, j'allais expérimenter la puissance d'Elohim !

Ma jambe se leva toute seule par réflexe. Je n'avais plus besoin de me concentrer pour envoyer l'information à mon cerveau et ensuite soulever ma jambe ! Je montai à toute vitesse !

À peine rentrée, je balançai mes béquilles avec une grande satisfaction. Il se faisait tard, tout le monde dormait. J.P entendant le bruit de la porte d'entrée se réveilla et vint vers moi pour me saluer. Je sautai de joie pour lui montrer que je me tenais sans béquilles. Mais, encore sous l'effet du sommeil, il ne réalisait pas vraiment ce qu'il voyait.

Ma nuit de sommeil avait été impeccable, sans aucune douleur, et je n'avais plus besoin de longer les murs pour pouvoir me déplacer dans la maison. J.P, intrigué m'observait marcher. Peu à peu, il comprit que quelque chose d'extraordinaire s'était produit. En voyant sa tête, pour lui prouver qu'il ne rêvait pas, je m'amusais à défiler devant lui et sans difficulté. Sous le choc, il restait presque sans voix, puis la joie le saisit et il remercia le Seigneur. Le soulagement se lisait sur son visage, comme s'il voyait enfin le bout du tunnel. Je lui racontai en détail ma guérison, il était encore plus bouleversé que moi !

Mon fils aîné, à son tour, se réveilla et remarqua aussitôt le changement. Il me regarda et me demanda si j'allais bien. Je lui souris et répondis, pleine d'enthousiasme : « Oui ! ». Sa joie se

dessina également sur son visage.

Les jours passaient, et je n'avais encore rien dit à ma famille, préférant les surprendre. Le moment arriva enfin lorsqu'ils vinrent me rendre visite. Dès qu'il entra dans la pièce, mon père me vit assise et lança :
- Mais, quelque chose a changé là !

Je souris, et juste par ma position assise, il comprit que j'étais guérie. Il me demanda de me lever, ce que je fis sans hésiter, avec assurance. Il n'en revenait pas. Je leur expliquai que j'avais été guérie à l'église. Ma mère, souriante, ajouta immédiatement :
- Moi, je savais. Dieu est grand, je savais qu'il allait te guérir.

Je ne pus m'empêcher de rire intérieurement, car cette assurance dont elle faisait preuve maintenant était bien différente de son attitude lorsqu'elle venait me voir à l'hôpital. La situation était assez amusante, voir mes parents si heureux et de les avoir pris par surprise me réchauffait le cœur.

Mon père, encore sous le choc, continuait de m'observer attentivement. Il ne cessait de me lever et de me faire tourner sur moi-même. Je finis par lui dire en riant :

- Papa, laisse-moi respirer !

Il éclata de rire et répondit :
- Ma belle, montre-moi encore comment tu es !

Il était si joyeux, tellement soulagé. Il avait très mal vécu mon hospitalisation. Parfois, il préférait même ne pas venir me voir à l'hôpital pour éviter de confronter cette réalité douloureuse.

Mes parents partis, nous étions enfin réunis tous les quatre, J.P les enfants et moi. J'eus même la force de porter ma petite fille dans mes bras. Le Seigneur est vraiment fidèle, il ne m'a jamais abandonné, même si j'ai traversé de gros moments de doute. À plusieurs reprises, j'avais été découragée, au point de penser que mes prières ne montaient pas au Ciel.

Cette guérison fut pour nous une véritable bouffée d'air frais. Parfois, j'avais l'impression que tous les épisodes passés à l'hôpital n'étaient pas réels. Ceci ne peut qu'être tout simplement la grandeur de notre Maître. Quelques jours plus tard, je devais me rendre à mon rendez-vous avec mon chirurgien. J'avais hâte d'y aller sans mes béquilles et mon grand sourire !

Le jour J arriva et je me présentai à l'hôpital pour la visite post-opératoire. En entrant dans le bureau de mon chirurgien, je vis son visage se décomposer instantanément. Elle était chamboulée, presque qu'au bord des larmes, et

avait du mal à trouver ses mots. Elle tapa sur son bureau, j'eus même l'impression que l'onction l'avait saisie. Elle gigotait dans tous les sens. De mon côté, je ne pouvais m'empêcher de sourire. J'étais tout aussi émue, un profond sentiment de reconnaissance me remplissait.

Elle s'excusa, tentant de me dire que me voir dans cet état, mais elle n'arrivait pas à finir ses phrases. Je lui répondis avec toujours mon sourire que nous y étions enfin, que tout était terminé !

Ce fut un rendez-vous presque silencieux, mais chargé d'émotion. Elle me confia qu'elle était heureuse de me voir comme cela. Nous étions toutes les deux stupéfiées ! Je n'eus l'occasion de lui témoigner de ma guérison divine.

Après avoir tapé plusieurs fois sur son bureau, pour exprimer ses émotions, elle me dit :
- Qu'est-ce que je vous prescris ?

Elle ne savait même plus quoi faire. Je souris, haussai les épaules et lui dis que je n'avais plus besoin d'aucun médicament. Alors d'un ton joyeux, elle ajouta :

- Sortez vite Madame, sortez vite ! Je ne veux plus vous revoir ici ! Je n'ai pas besoin de vous prescrire quoique ce soit, tout va bien ! Si je pouvais vous prescrire une ordonnance, ce serait

celle-ci : LA VIE.

Allez-y ! Et vivez !

Je sortis alors en disant au revoir à cet hôpital avec un sentiment de délivrance totale.

Gloire et Louange à notre YAH !

CONCLUSION

Comme vous pouvez le comprendre avec mon mari, nous avions fait le choix de suivre nos sentiments. La dot avait été faite, et cela avait ouvert une très grande porte à l'ennemi [17], ce qui allait me coûter la vie. Cela a coûté la vie de notre fils. Il y a également eu pas mal de discordes entre la famille de mon mari et moi.

Dans la culture africaine, lorsqu'une personne tombe malade ou décède, nous avons tendance à tout de suite chercher un coupable, d'accuser une tierce personne d'avoir sacrifié quelque chose pour obtenir la richesse, la notoriété ou autres.

Avec mon mari la situation n'a parfois pas été simple, souvent même très pesante. Nous avons connu des hauts et des bas, mais le Seigneur lui a vraiment donné le courage et la force nécessaires pour affronter tout ce mauvais vent que nous avions attirés.

Le Seigneur est tellement fidèle. Malgré notre désobéissance, IL nous a épargnés de la mort, et aujourd'hui, par son amour, IL nous a redonné un

[17] Le diable.

fils. J'ai accouché de mon défunt fils le 3 septembre 2022, et Yahweh nous a redonné un fils né le 15 septembre 2023, une année après.

Pendant tout le long de ma grossesse, le Seigneur a permis que je rencontre chaque médecin qui avait eu à intervenir sur mon cas durant ma maladie. Tous, sans exception, même celle qui m'avait accouché de notre défunt fils, a participé à l'accouchement pour notre fils en 2023. Ils étaient tous très choqués de me voir bien portante et souriante. A chaque rendez-vous, dès qu'un médecin lisait mon nom, j'avais droit à : « Mais je vous connais ! Votre nom me dit quelque chose ». Ils reprenaient alors mon dossier pour vérifier pourquoi mon nom les avait tant marqués.

Ils étaient tous très sceptiques vis-à-vis de cette nouvelle grossesse, mais le Seigneur les a une fois de plus, montré qu'IL est l'Alpha et l'Omega.

Durant ma grossesse, une hernie de la ligne blanche s'était formée. J'avais donc été informée que je devrais subir une nouvelle intervention chirurgicale pour pouvoir tout remettre en place une fois rétablie après l'accouchement.

Deux ans plus tard, je subis encore les conséquences de notre choix. L'intervention a eu lieu, avec beaucoup d'appréhension et de peur. Au cours de l'opération, les médecins ont découvert qu'il ne s'agissait pas d'une seule hernie, mais de

deux : une de la ligne blanche et une autre ombilicale.

Le Seigneur m'a une fois de plus fait grâce, j'ai pu récupérer physiquement, petit à petit. À présent, je suis totalement guérie.

IL m'a d'ailleurs poussé à partir en mission d'évangélisation, j'appréhendais énormément en raison de mes capacités physiques amoindries.

Et pourtant, durant toute la mission, je n'ai ressenti ni douleur abdominale, ni crampes d'estomac, ni difficulté à rester debout pendant des heures, ce qui la veille de mon départ en mission, m'était encore impossible !

Vraiment le Seigneur est merveilleux. Une restauration complète et miraculeuse.

Avant mon départ en mission, un rendez-vous était programmé avec mon chirurgien. Lorsqu'elle me vit, elle exprima une fois de plus la joie de me voir en si bonne forme tout en soulignant que mon corps avait traversé énormément d'épreuves. Puis à la fin elle me regarda et me dit : « Partez, vivez et ne revenez plus jamais ! Vous m'avez traumatisé à vie ! »

Tout cela pour vous dire que chaque acte posé

entraîne une conséquence. Soyons vigilants, restons dans la volonté du Seigneur, et évitons de marcher à contre-courant. Si j'écris ce livre, c'est vraiment pour pouvoir exposer les réalités derrière cette tradition qui nous rabaisse, nous les femmes.

Durant tout ce temps, mes proches et leurs prières ont été un soutien indéniable. Je tiens à demander pardon en premier lieu au Seigneur pour avoir dévié de sa volonté afin de plaire aux hommes, à mon mari pour l'avoir influencé dans son choix et l'avoir entraîné dans toute cette souffrance, et à toutes les personnes qui m'ont soutenue, afin que je puisse rester forte face à cette épreuve.

Et enfin, merci à toutes ces personnes qui ont su me consoler et m'épauler jour et nuit. Merci à mes deux sœurs qui ont répondu « oui » pour l'écriture de ce livre. Merci à toi, ma sœur, Lindsay, qui a toujours été là. Merci à toi mon frère d'avoir supporté les caprices de ta petite sœur dans l'amour et à ma belle-sœur, qui a su m'adopter comme une vraie sœur. Merci à toi mon époux d'avoir tout supporter et essuyer mes larmes.

Que Yéhoshoua se souvienne de vos vies et de vos familles.

Et surtout, merci à toi, mon ROI :
YESHOUA ❤️ .

---- FIN ----



Vases de Terre, Les Éditions
75012 PARIS, France

J'AI CHOISI la Dot

"Le mariage approchait à grands pas, et chacun mettait tout en œuvre pour nous dissuader de renoncer à la dot. Cette situation nous était tellement inconfortable que, dans un moment de faiblesse, je finis par annoncer à J.P que j'avais pris une décision importante.

J'avais choisi la dot, et même fixé une date : le vingt-sept novembre, une semaine avant la mairie.

J.P était assez confus face à ce retournement de situation. Il ne savait plus sur quel pied danser avec moi. Il accepta de me suivre et lança les courriers conformément à la tradition pour fixer la date de rencontre entre les deux familles.

Nous avons donc célébré la dot. Mais à quel prix ?

ISBN 9782957868964

Vases de terre
Les Éditions

Strictement interdit à la vente